

RÉGIS ROY

15¢

Le SECRET DE L'AMULETTE



LES RÉCITS CANADIENS

P 843.08
G 161 ns

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LIVRES CANADIENS

NOS ROMANS CANADIENS

- L'IRIS BLEU, par J. E. Larivière, 2e édition.
- MA COUSINE MANDINE, par N. M. Mathé, 2e édition.
- LA MÉTISSE, par Jean Féron.
- GASTON CHAMBRUN, par J. F. Simon.
- LE LYS DE SANG, par Henri Doutremont.
- LE SPECTRE DU RAVIN, par Mme A. B. Lacerte.
- LE MÉDAILLON FATAL, par Andrée Jarret.
- L'AVEUGLE DE ST. EUSTACHE, par Jean Féron. 2e édition.
- NYPSYA, par Henri Doutremont.
- FIERTÉ DE RACE, par Jean Féron.
- ROXANE, par Mme A. B. Lacerte.
- LA REVANCHE D'UNE RACE, par Jean Féron.
- L'EXPIATRICE, par Andrée Jarret.
- L'ASSOCIÉE SILENCIEUSE, par J. E. Larivière.
- L'OMBRE DU BEFFROI, par Mme A. B. Lacerte.
- LA BESACE D'AMOUR, par Jean Féron.
- LE GRAND SEPULCRE BLANC, par Emile Lavoie.
- LES CACHOTS D'HALDIMAND, par Jean Féron.
- LA CITÉ DANS LES FERS, par Ubald Paquin.

Chacun de ces volumes est envoyé par la malle sur réception de 30 cents.

- JULES FAUBERT, par Ubald Paquin. **Prix 25c**
- LA DAME DE CHAMBLY, par Andrée Jarret. **Prix 75c**
- LA BAIE, par Damase Potvin. **Prix 50c**
- LE FRANÇAIS, par Damase Potvin. **Prix 75c.**

THÉÂTRE CANADIEN

- LA SECOUSSE, par Jean Féron, pièce en 3 actes.
- LA PIPE DE PLATRE, par Alexandre Huot. Comédie en un acte. 2e édition sous presse.
- LES PAMOISONS DU NOTAIRE, comédie en 1 acte et trois tableaux, par A. Huot.

PRIX CHACUNE: 25 cents

LES RÉCITS CANADIENS

- LE PHILTRE BLEU, par Jean Féron.
- LA FEMME D'OR, par Jean Féron.
- LE SECRET DE L'AMULETTE, par Régis Roy.

PRIX: 15 cents

ÉTUDE HUMORISTIQUE SUR LES AUTEURS CANADIENS

Littérature, à la manière de nos auteurs Canadiens
Par MM. Louis Francoeur et P. Panneton

3ième prix au concours provincial 1924 (Prix David)

PRIX: 65 cents. PAR MALLE: 70 cents

CHANSONS CANADIENNES

Recueil de 5 chansons nouvelles publiées avec accompagnement de piano,
par Mme A. B. Lacerte.

PRIX: 10 cents

POÉSIES

- À TRAVERS LES VENTS, par Robert Choquette.
- LES GUERETS EN FLEURS, par Ulric Gingras.

PRIX CHACUN: 75 cents PAR MALLE

- EMILE NELLIGAN ET SON OEUVRE, 2e édition.

PRIX PAR MALLE: \$1.00

SPÉCIAL

- JOURNAL D'UN ÉTUDIANT, par Jean Des Bois. **Prix 75c**
- LE PROBLÈME SOCIAL, par Arthur St-Pierre. **Prix \$1.25**

CONTES ET NOUVELLES

- LE VILLAGE, par J. A. Loranger. **Prix 50c.** Épuisé.
- AU CREUX DES SILLONS, par Joseph Raiche. **Prix 75c**
- DANS L'INTIMITÉ DU VIEUX FORT, par L. J. N. Blanchet. **Prix 75c**

PROCHAINEMENT DANS "LE ROMAN CANADIEN"

- LA TAVERNE DU DIABLE, par Jean Féron.
- LE TRÉSOR DE BIGOT, par Alexandre Huot.
- LE PATRIOTE, par Jean Féron.
- LE BRACELET DE FER, par Mme A. B. Lacerte.
- LE CAPITAINE ARAMÈLE, par Jean Féron.

EDITIONS EDOUARD GARAND, 153a rue Ste-Elisabeth, MONTRÉAL, B. P. 969

ENCOURAGEZ LA LITTÉRATURE NATIONALE

Le Secret de l'Amulette

Roman Canadien Historique Inédit

par

RÉGIS ROY

Illustrations d'Albert Fournier



"LE RECIT CANADIEN"
Editions Edouard Garand
153^a rue Sainte-Elisabeth, 153^a
Montréal.

Tous droits de publication, traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par :

EDOUARD GARAND

1 9 2 6

Copyright 1926 by Edouard Garand.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial,
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

PS
9319
R 4
n. 3
1926

LE SECRET DE L'AMULETTE

PAR

RÉGIS ROY

1925

AVANT-PROPOS

Il nous a paru bon de placer en tête de cette nouvelle historique, quelques notes généalogiques de la famille Gauthier de Varennes de la Vérendrye, afin de la faire connaître et apprécier justement par le lecteur qui voudra bien lire les pages suivantes.

La plus ancienne mention relevée de cette maison remonte à Gauthier de Varennes, anobli en 1354, alors qu'il était argentier du roi Jean II, dit le Bon (1).

René Gauthier, sieur de Varennes, lieutenant dans la compagnie de Laubia, du régiment de Carignan, passa en Canada, en 1665 avec cette troupe. La campagne contre les Iroquois terminée, le lieutenant abandonna son régiment et s'établit dans la colonie. Il épousa en 1667, Marie Boucher, et fut gouverneur de Trois-Rivières. René mourut en 1689, âgé de 55 ans. Il était originaire de Bécon, près Angers, dans la généralité ou intendance de Tours. Nous avons relevé dans cette division territoriale plusieurs Gauthier tous apparentés, tels que : Gauthier, sieur de Fontaines, demeurant à Tours; Gauthier, sieur de Brullon (1) aussi à Tours; Gauthier, sieur de Boumois, de Saint-Martin-de-la-Place, près Saumur; Gauthier, sieur de Boumois demeurant à Boumois; Gauthier, sieur de la Grange, demeurant à Angers; Gauthier, sieur des Plasses, à Angers; Gauthier, sieur de Chanzy, et Gauthier, sieur de Saint-Germain, demeurant à Richelieu, près Saumur.

René Gauthier n'étant pas abondamment pourvu des biens de ce monde, son

(1) Bachelin-Deflorenne, *Dictionnaire des anoblis*, p. 378. Le titre d'argentier paraît pour la première fois en France, en 1317. C'était le chef de l'argenterie, (comptabilité particulière de l'hôtel du roi), il était préposé à la garde des bijoux de la couronne et de tout ce qui concernait dans l'hôtel du roi, l'ameublement et l'habillement.

(1) Gauthier de Brullon a été prêtre en Canada et curé de Trois-Rivières.

traitement de gouverneur ne suffisait guère aux besoins de sa famille et il fut obligé de faire comme bien d'autres, c'est-à-dire, se livrer à la traite des fourrures, clandestinement, avec les sauvages, à un poste nommé la Gabelle, qu'il avait tout près de Trois-Rivières.

Son fils aîné, Louis, naquit en 1673 à Trois-Rivières. Il fut enseigne en 1686; Il passa en France pour servir sous les drapeaux vers 1701-02. Fut capitaine au régiment de Bretagne en 1707, et, dit-on, mourut en France vers 1711. Nous n'avons rien de positif là-dessus, puisqu'il paraît que d'après un tableau préparé à Marly en mai 1714 (1) il y est marqué : "De Varennes, Canadien, lieutenant depuis 1701, deviendra bon officier". Ceci ne pouvait s'adresser qu'à Louis. Dans ce cas on pourrait supposer qu'il vivait encore en 1714 ?

Jean-Baptiste et Jacques-René, frères jumeaux, nés en 1677, portèrent tous deux le nom de Varennes.

Jean-Baptiste fut ordonné prêtre en 1700. Il devint archidiacre, grand vicaire, directeur du séminaire des missions étrangères à Québec. Conseiller-clerc au Conseil Souverain, en 1724. L'année de sa mort, l'évêque de Québec l'avait recommandé comme doyen du chapitre (1).

Jacques-René fut enseigne en 1707; lieutenant, 1710. Il épousa Jeanne Le Moyne en 1712. Il paraît qu'en 1711 il voulut se marier avec l'une des filles de M. Robineau de Bécancour, mais le gouverneur de Vaudreuil s'y opposa et ce projet d'union n'eut pas de suite. René passa capitaine en 1736. Il fut cassé de ce grade en 1744 pour avoir refusé de prêter main-forte pour l'arrestation de son beau-frère, le Dr Sylvain. René mourut à Montréal en 1757.

(1) Bull. Rech. Hist., avril 1915, p. 110.

(1) M. Alexis De Varennes, d'Ottawa, décédé depuis un certain nombre d'années, nous confia un jour que ceux de son nom pouvaient recevoir leur instruction gratuitement à Québec, et que lui-même en avait profité. Serait-ce par une fondation du grand vicaire ?

Nous venons maintenant à Pierre, le Découvreur de l'Ouest, sieur de Boumois et de la Vérendrie. Il a été dit quelque part que Pierre prit ce surnom de La Vérendrie après le décès de Louis, son aîné. Mais cela n'est pas exact puisque, en 1707, Pierre signait déjà *Gauthier de la Vérendrie*. Il naquit à Trois-Rivières en 1685. Il fut cadet dans les troupes en 1697. Fit partie d'une expédition au Massachusetts en 1704. L'année suivante, alors qu'il était encore cadet, il alla à Terre-neuve avec un parti de Français. En 1707, il est enseigne et va retrouver son frère en France. Lieutenant en 1709, il est blessé à Malplaque, et revint en Canada en 1711. En 1712, étant promu enseigne de la marine, il épousa Marie-Anne Dandonneau du Sablé. Son contrat de mariage avait été signé en 1707 avant son départ pour la France. Il commanda dans un poste de l'ouest près de Nipigon, en 1727. La même année il lui fut accordé un congé pour aller en France. En 1731, il commence ses voyages de découvertes dans l'ouest. Il est fait enseigne en Canada en 1734; lieutenant, 1740; capitaine, 1745, et chevalier de Saint-Louis en 1749, date du terme de ses jours.

Son fils aîné, Jean-Baptiste, né à Sorel en 1713, construisit le fort Maurepas en 1734 et fut massacré par les sauvages deux ans plus tard, à sept lieues du fort Saint-Charles, au lac des Bois, où se trouvait son père.

Pierre, sieur de Boumois et de la Vérendrie, naquit à Sorel, en 1714. Il fut Cadet-soldat dans les troupes de 1728 à 1730. Il accompagna son père dans l'ouest en 1731. Etablit les forts La Reine et Dauphin en 1739; part pour l'ouest avec deux hommes en 1741, et revint à Montréal en 1745. Il fit figure dans les expéditions de M. de Saint-Pierre en 1745 à Sarastau (Saratoga), et en 1746 à l'Acadie. Il reçut l'aiguillette et partit pour l'ouest en 1747. Il fut promu enseigne-en-second et en-pied en 1749. Il alla de nouveau à l'Acadie, en 1752. Il était encore à Montréal en 1756 (Bull. Rech. Hist. 1921, p. 294).

François, sieur du Tremblay, baptisé à Sorel en 1715 découvre les Montagnes Rocheuses, en 1743. C'est le survivant des La Vérendrie, rapporté dans "l'Etat de la noblesse canadienne en 1767", comme enseigne, pas marié, demeurant à Montréal, âgé d'environ 40 ans. Avec lui s'éteint en

1794, le dernier descendant de ce rameau de la maison des De Varennes.

Louis-Joseph, chevalier de la Vérendrie, le héros de notre nouvelle historique, naquit en 1717. Il commença ses voyages dans l'Ouest en 1735. Il bâtit le fort Paskoyac en 1748; enseigne-en-second, 1749. Epouse Marie-Amable Testard de Montigny en 1755. Il devint lieutenant en 1757. Il épouse Louise-Antoinette de Mézière de l'Épervanche en 1758. Il périt dans le naufrage de l'AUGUSTE, en 1761, près du Cap Breton.

La filiation des De Varennes a été continuée par Jean-Hypolite, fils de Jacques-René.

Régis Roy.

LE SECRET DE L'AMULETTE

I

YEUX NOIRS ET YEUX BLEUS

Quand M. Jacques-Pierre Taffanel, marquis de la Jonquière, le gouverneur-général du Canada vint à Montréal pour la première fois, l'automne de 1749, M. le baron de Longueuil, gouverneur de cette place, en profita pour organiser une belle fête en son honneur, à laquelle était conviée l'élite Montréalaise.

M. de la Jonquière avait été nommé gouverneur de la Nouvelle-France en 1746, mais il n'avait pu paraître à Québec que trois ans plus tard. A son départ de France il était accompagné d'un certain nombre de troupes, aide dont le Canada avait besoin. La traversée fut assez heureuse et l'on s'en félicitait déjà à bord des navires français, lorsqu'en arrivant près de l'Acadie, les bâtiments rencontrèrent une escadre anglaise commandée par les amiraux Anson et Warren. Après une lutte opiniâtre la victoire échut à ces derniers.

Le gouverneur et ses gens furent alors conduits en Angleterre où leur séjour forcé dura deux ans. Ayant enfin obtenu sa liberté, le marquis se remit en route pour la Nouvelle-France que, cette fois, il atteignit sans encombre.

Que la fête de M. Le Moyne eut un grand succès cela va sans dire. Il était aimé de la population qu'il gouvernait et tout ce qu'entreprenait cet homme énergique arrivait toujours bien.

Il convenait de parler de cette gaie réunion, parce que deux personnes qui s'y trou-

vaient jouent les principaux rôles dans les pages suivantes.

M. le baron de Longueuil, chevalier de Saint-Louis, occupait alors la maison formant l'encoignure sud-ouest des rues Saint-Paul et Bonsecours, à quelques pas de la chapelle de ce dernier nom, et du quai des barques et canots du roi. Sa demeure formait un grand parallélogramme posé en longueur sur la rue Saint-Paul. Il habitait donc à l'extrémité est de Ville-Marie. La petite cité de Maisonneuve était renfermée dans une enceinte pas très vaste et ceux qui demeuraient aux extrémités est ou ouest de la place n'avaient pas une grande distance à parcourir, pour se rendre au bout opposé.

Quand les invités du gouverneur de Montréal prirent congé de lui vers les onze heures et demie, ils réintégrèrent leurs domiciles à pied, car l'usage de la voiture, même pour ceux qui en possédaient était impossible. Des ténèbres épaisses enveloppaient entièrement Montréal et il aurait été dangereux d'employer aucune sorte de véhicule par une obscurité semblable; il n'y avait pas alors de lampes ni de fanaux aux coins des rues étroites pour les éclairer. Il était plus prudent d'aller à pied. Les hôtes du baron s'en allaient donc par groupes, précédés de quelques serviteurs portant un falot ou une lanterne dont la faible lumière trouait péniblement le manteau sombre de la nuit.

MM. Joseph de la Vérendrie et Pierre de Noyelles, unis par la parenté et par l'amitié qui naît toujours entre deux personnes vivant en bon voisinage, partirent ensemble de chez M. Le Moyne.

Baptiste et Jacques, domestiques de leurs familles, les attendaient sur le seuil de la maison; les deux chevaliers leur laissant prendre une avance d'une dizaine de pas les suivirent bras-dessus bras-dessous.

La température était un peu vive, mais leurs longs manteaux les protégeaient contre la froidure d'une nuit de novembre.

M. le chevalier Louis-Joseph de la Vérendrie était le quatrième fils du célèbre voyageur qui, après douze ans de voyages et de traverses sans nombre, au-delà des grands lacs, à la recherche de la *mer de l'ouest*, avait jalonné sa route de postes français, ouvrant de vastes contrées à la religion de son Dieu et de son pays, la belle France.

Joseph avait connu les dangers des voyages aventureux en accompagnant son père dans ses pérégrinations et s'était fortement trempé au physique et au moral dans l'Ouest

lointain, au sein des tribus sauvages et farouches et des positions difficiles, dont il s'était toujours tiré avec assez de succès, grâces à Dieu!

Il fut baptisé à Sorel le 9 novembre 1717. Joseph était d'une stature moyenne, mais il aurait paru plus grand qu'on ne le croyait à première vue n'eût été la vie des bois où il lui fallait souvent porter quelque fardeau sur son dos; suivre courbé une piste humaine ou celle d'un gros gibier quelconque, ou encore, plié sur l'aviron, lequel employé vigoureusement fait voler sur l'onde la fragile barque d'écorce de bouleau. Tout cela avait un tant soit peu fait incliner la tête et le corps du jeune homme, comme chez ces personnes que l'on rencontre parfois, marchant, rêveuses, creusant quelque projet.

L'exercice acquise à la rude existence passée dans ces courses fatigantes et accidentées lui fit des muscles d'acier, mais ne lui permit pas de donner à sa figure une apparence grassouillette, sans qu'on eut pu toutefois l'accuser de maigre.

Sa physionomie très sympathique attirait tout de suite la confiance. La bonté, la douceur s'y reflétaient. Ses yeux noirs, à certains éclairs qui leur échappaient parfois, indiquaient qu'il possédait une énergie, une volonté tenaces, irrésistibles. Ses cheveux noirs selon la mode du temps étaient réunis sur le cou, par un ruban.

M. Pierre de Noyelles, le deuxième des fils du chevalier Nicolas-Joseph de Noyelles, major des troupes, pouvait se proclamer enfant de Montréal, puisqu'il avait vu le jour dans les murs de cette ville, le 3 novembre, 1721.

Pierre était plus petit que son ami, mais par contre plus en chair. Il se tenait toujours très droit, et marchait invariablement la tête haute; souvent un sourire moqueur plissait ses lèvres, et son oeil bleu semblait narguer. Le caractère vif, emporté subitement, mais se radoucissant bientôt, comme s'il eut eu conscience qu'il s'oubliait trop facilement. Tel, dans un paysage d'automne, une soudaine rafale surgit et d'un coup brusque enlève en tournoyant les feuilles et la poussière qui couvrent le sol et les répand dans les airs, embrouillant l'atmosphère si calme un instant auparavant. Mais le vent cesse tout à coup, et tout rentre dans la quiétude.

Brave, M. de Noyelles l'était. Bon sang ne peut mentir. Son père avait servi dans les troupes en France et en Canada. Son

frère aîné commandait actuellement au fort Michilimakinac, et lui-même n'attendait que l'occasion de servir le roi.

De la Vérendrie et de Noyelles avaient fait quelques pas ensemble dans la rue Saint-Paul, en descendant vers la rue Saint-Charles, lorsque Pierre prenant la parole, demanda à son ami :

—Eh bien ! t'es-tu amusé, Joseph ? As-tu aimé cette fête ?

—Oui, mon cher, je me suis beaucoup amusé.

—Mais tu n'as pas dansé, du tout !

—J'ai eu plus de plaisir à regarder danser que si j'eusse dansé moi-même.

—Dis, Joseph, reprit Pierre d'un ton railleur, n'aurais-tu pas aimé être disciple de Terpsychore, ce soir, et faire le pas de danse avec Mlle Marie-Amable de Montigny, par exemple ?

—Certainement, répondit Joseph, en riant, surtout si je possédais la jolie figure de Pierre de Noyelles.

—Tu n'aurais pas besoin de cela, mon cher, pour avoir l'air d'un danseur gracieux... surtout si dans l'opinion de cette gentille personne que je viens de nommer...

—Si je pouvais croire que Mlle de Montigny admirerait autant mon savoir faire dans le menuet, que Mlle de la Périère à ton égard, je te demanderais de diriger mes pas incertains vers cet art si désirable.

—Tu n'as pas besoin de cela pour intéresser Mlle de Montigny. A un certain moment, ce soir, je me trouvais près d'elle, et, par quelques mots venus jusqu'à moi, j'ai compris qu'elle éprouvait un sentiment... comment dirais-je ?... sympathique ? pour toi et tes prouesses de là-bas, dans l'ouest.

—Te l'avouerai-je, mon cher Pierre, je trouve que Mlle de Montigny était la plus belle de la fête.

—De cela, je n'en doute pas, dit de Noyelles, en riant; il n'y avait qu'à te regarder lorsque tes yeux étaient tournés vers elle, pour être convaincu de ce fait.

—Mes yeux m'ont-ils trahi autant que cela ?... Tu badines !... Ah ! tu te ris de moi, Pierre !...

—Ton admiration n'était pas aussi marquée, je l'avoue, mais j'ai bien vu, moi, que tu cédaux aux charmes de cette jeune personne.

—Oh ! toi, tu es si perspicace !... Mais dis, beau chevalier si clairvoyant, ne trouves-tu pas que ses yeux sont les plus beaux du monde ?

A l'accent de Joseph, il était facile de comprendre qu'il s'exprimait avec sincérité.

Pierre éclata de rire.

—Peste ! dit-il, comme tu y vas, mon cher Joseph !... Es-tu pris aussi bien que cela ?

Puis, sa malice habituelle le saisissant de nouveau, il ajouta :

—Tu trouves ses yeux jolis... mais ils sont bleus !... et tu sais... les yeux couleur d'azur, de pervenche... ou comme tu voudras... cela ne vaudra jamais l'oeil noir qui étincelle, qui pétille de malice...

—Comme ceux de cette sémillante fillette, n'est-ce pas ?... Mlle de la Périère ?...

Et ce fut à son tour de rire, car son ami un peu déconcerté par ce trait inattendu, eut un moment de silence.

A railleur, railleur et demi.

Mais il se remit aussitôt, et revint à la charge.

—Voyons, Joseph, disait-il, tu n'oseras pas soutenir que les yeux bleus l'emportent sur les noirs ?

—Pourquoi non ? car, à mon avis les yeux bleus sont préférables aux noirs. Ils empruntent à l'azur des cieux leur couleur tendre, et dans leur regard franc on peut toujours lire la douceur et la bonté, tandis que les yeux noirs sont remplis d'artifice, et dans leur malice ne disent pas ce qu'il faut dire.

—En garde, beau ténébreux, et pare ce coup-ci !... Tu dis que les yeux bleus reflètent la nuance de la voûte céleste, et qu'ils sont francs; mais ils ne sont pas toujours si sereins, et souvent il leur arrive de voiler leur franchise derrière un nuage trompeur. D'ailleurs, il ne faut pas trop se fier à un ciel serein. Un court espace de temps suffit souvent pour le changer et le mettre entièrement à la tempête. Et alors, gare !... Mais les noirs ! oh ! les noirs !... leur colère n'est qu'un grain de courte durée... si, par hasard leur humeur persistait jusqu'à l'orage, je trouve moi, que mouillés de pleurs, leur regard est plus séduisant; il est impossible alors de ne pas se rendre et de ne pas prodiguer nos plus douces et nos plus consolantes paroles.

—Fi donc !... les yeux noirs sont trop, ou coquets et malicieux, ou méchants et impérieux. C'est comme un bois aux sombres profondeurs : celui qui s'y risque ne sait jamais comment il en sortira, soit avec bonheur ou malheur. Mais les yeux bleus, c'est ce coin du ciel, cette note gaie dans la na-

ture qui nous fait trouver plus joli, le chemin que nous parcourons.

—Tous mes compliments, mon cher ami; la charmeuse au regard tendre qui a le don de te plaire compte en toi un vaillant défenseur...

—Ce n'est pas cela, Pierre, dit Joseph avec une pointe de malice. Comprends !... dans mes voyages j'ai vu tant d'yeux noirs que je ne puis les trouver beaux, quoique à vrai dire, presque chaque fois, leur propriétaire était... une sauvagesse... Les seuls beaux yeux noirs que j'aie vus depuis mon retour de l'ouest, sont... le devines-tu?... ceux de Mlle de la Périère !

—Vilain gouailleur !... mais, mon pauvre Joseph, voilà que ton cœur va battre plus allègrement, parce que tu as rencontré une jeune fille dont la figure te plaît... et toi qui dois repartir bientôt avec ton père, à la découverte de la mer de l'ouest ! Qui sait si tu reviendras de ce lointain et périlleux voyage ?...

—Tu as bien raison, mais, je t'en prie, ne m'attriste pas avec de telles pensées. J'aurai bien le loisir de songer à cela sous peu... D'ailleurs, Pierre, il faut que je parte, et maintenant encore plus qu'hier... Tu connais l'état de notre fortune... A découvrir des pays nouveaux pour le roi, nous n'avons cueilli que des dettes. Eh bien ! malgré cela, mon père n'est pas découragé, et quoique les années lui pèsent un peu plus sur les épaules, il est tout joyeux actuellement, parce que le gouverneur lui confie une autre expédition au Nord-ouest. Moi, je ne suis ici que pour aider à mon père dans cette entreprise. Il m'a fait venir du fort Saint-Charles, où j'étais, seulement que pour cela.

—Et tu attends beaucoup de cette nouvelle excursion ?

—Oui, cette fois-ci, nous comptons en recevoir plus de profit qu'en nos voyages antérieurs.

En parlant de la sorte, les deux hommes, tournant au coin de la rue Saint-Paul, avaient remonté la rue Saint-Charles et passé devant la résidence de M. de la Jonquière; un peu plus loin, au haut de la côte, ils se trouvaient en face de l'église et de la maison des Jésuites. Ils tournèrent à gauche et s'en allèrent par la rue Notre-Dame, toujours précédés de Baptiste et de Jacques, leurs domestiques, qui, eux aussi, causaient amicalement.

On avait passé du même pas régulier, à gauche, les rues Saint-Vincent, Saint-Gabriel

et Saint-Jean-Baptiste, et à droite les rues Saint-Gabriel et Saint-Lambert. La rue Saint-Gabriel était la seule dans cette partie de Montréal qui coupait la rue Notre-Dame en deux.

A quelques pas au-delà de la rue Saint-Lambert, un cri d'horreur, échappé à Baptiste et à Jacques, arrêta tout à coup la conversation de MM. de la Vérendrie et de Noyelles.

—Qu'y a-t-il ? demandèrent ensemble les deux amis, hâtant le pas et rejoignant leurs éclaireurs.

—M'sieu, répondit Baptiste, en allongeant le bras gauche et indiquant à deux ou trois pas en avant une masse sombre sur le sol, voyez, là ! un crime a été commis, un meurtre !... Nous avons cru voir du sang !

—Approche avec ta lanterne que nous nous en assurons. Peut-être n'est-ce qu'un amant de la bouteille qui gît là, inanimé.

—Non, regarde, dit M. de Noyelles à Joseph. Vois, ce sang qui coule de l'un des côtés de ce malheureux !... Et tiens, le couteau qui a servi au forfait est encore enfoncé dans le corps de cet homme !

A ce moment, on entendit une faible plainte s'échapper des lèvres du blessé.

—Il vit ! s'écria-t-on.

M. de la Vérendrie s'était emparé d'une des lanternes, et, s'approchant de la personne étendue sans mouvement sur le sol, il la reconnut.

—Eh ! je le connais bien, dit-il, surpris. C'est le vieux Mandane, le Bison, qui nous a suivis dans une partie de nos explorations. Puisqu'il vit encore, il faut l'enlever d'ici, où il trépasserait bien vite.

—Il y a une auberge à deux pas d'ici, dit Jacques; si nous le transportons là ?

—C'est ça, approuva Pierre de Noyelles. Toi et Baptiste allez frapper à cette maison et faites-vous ouvrir; puis, vous reviendrez nous aider à le porter chez cet aubergiste.

Ceci s'exécuta promptement, et la victime trouvée dans la rue fut placée sur un lit dans l'auberge.

Aussitôt une ombre se détacha d'une porte cochère voisine et s'approcha avec précaution de la maison où venait d'entrer le petit groupe. L'ombre vint s'appuyer contre l'un des volets de l'auberge et, à travers les fentes, chercha à voir ce qui se passait à l'intérieur.

II

LE VIEUX CHEF DES MANDANES

Après avoir fait mettre le vieux sauvage sur un lit, M. de la Vérendrie envoya Baptiste quérir au plus vite un médecin, afin de savoir si le blessé était frappé mortellement. La justice serait mise au courant de l'affaire, le matin même, car une nouvelle journée commençait, minuit étant sonné au coucou de la chambre de l'auberge.

On avait porté le Mandane dans une pièce du rez-de-chaussée; il était impossible de le monter à l'étage supérieur, l'escalier étant trop étroit, et, dans la condition du pauvre peau-rouge, cela ne pouvait être que dangereux.

M. de la Vérendrie avait dit :

—Je vais attendre ici que le médecin arrive, avant de me retirer. Je désire connaître exactement le sort de cet infortuné sauvage. S'il était possible de le ramener à la vie j'en serais heureux; je lui dois bien cela, car, un jour il m'a rendu un fier service sur le lac Supérieur, et qui sait?... peut-être est-ce grâce à lui si je suis de ce monde aujourd'hui !

Emu par le souvenir évoqué, le jeune homme s'approcha de la couche où l'ancien chef des Mandanes reposait presque sans vie, et il le contempla d'un oeil attendri.

Puis, se tournant vers les personnes présentes, c'est-à-dire, son ami, Jacques et l'aubergiste, il leur dit :

—Cet homme a la peau cuivrée, mais son coeur est loyal et sûr comme la lame d'une bonne épée... il a toujours été l'ami des Français et nous a été d'une grande utilité dans nos voyages. Le cas auquel j'ai fait allusion tout à l'heure est celui-ci : En 1740, quand mon père rentra dans la colonie, nous étions un jour au Grand Portage, au sud-ouest de l'Île-Royale, sur le lac Supérieur. Nous revenions du fort Saint-Charles. C'était dans l'après-midi, deux ou trois heures avant le coucher du soleil. Mon père, mon frère et tout le reste de notre monde étaient allés dans la baie. Je restai au campement avec le Bison. Tout-à-coup, il me prit fantaisie de faire un peu de pêche à une cinquantaine de pieds du rivage, en face de notre halte. Je pris la petite embarcation qui restait inactive sur la grève et la poussai à l'eau en m'y installant.

Quand je me trouvai à une distance convenable, ce qui se fit sans que j'eusse à me

servir de pagaie, tant ma poussée en embarquant avait été bien donnée, je me livrai au plaisir de la pêche; le poisson mordait bien, et je fus bientôt absorbé dans cet amusement.

Le Bison ne s'occupa pas de moi, ayant autre chose à faire. C'est tout au plus, je crois, s'il m'accorda quelques regards lorsque j'embarquai dans le canot. Dans mon attention à ma pêche, je n'avais pas remarqué que mon léger esquif s'éloignait insensiblement du rivage et que le courant l'entraînait au large, mais aussi, cela ne devait pas me préoccuper, puisque je savais qu'il y avait au fond du canot un aviron. Quand enfin je m'aperçus que je dérivais, j'étais à une bonne distance du camp et je ne distinguais qu'à peine l'endroit de notre atterrissage.

—Allons ! me dis-je, il est plus que temps de rentrer.

Et je me baissai pour prendre l'aviron. Hélas ! la pagaie était brisée. En un instant, je vis toutes les conséquences de mon imprudence. Bientôt je serais introuvable sur cette vaste nappe d'eau (1); le soleil s'abaissait déjà, et quand il serait tout-à-fait disparu... le crépuscule, et puis l'obscurité... la nuit !... Le lendemain, où serai-je ?... Peut-être très loin sur le lac, perdu, à la merci des barbares sauvages qui me rencontreraient et ne verraient en moi qu'une chevelure de plus pour orner le ouigouame de l'un d'eux. Ou encore, je songeais avec effroi à l'éventualité d'un coup de vent ou d'une tempête surgissant qui chavirerait mon frêle canot d'écorce en un clin d'oeil. Tristes perspectives !... J'avais bien pensé à me jeter à la nage et tenter le retour au camp de cette façon, mais l'onde du lac est tellement froide, surtout à l'automne, que cette tentative était risquée et de plus l'obscurité me saisirait certainement avant que je pusse remettre les pieds sur la terre ferme. Avec ça, que si je devenais fatigué de nager je ne pourrais plus aisément remonter dans le canot que je ne voulais pas abandonner.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis crier. Je portai mes yeux dans la direction d'où venait le cri, mais ne vis rien. Néanmoins, je répondis. L'appel entendu fut encore répété, et je reconnus avec joie la voix du chef sauvage. De ma voix je le guidai jusqu'à moi. Bientôt je distinguai la

(1) Le lac Supérieur a 390 milles de long, 80 à 160 de large et une profondeur de 40 à 90 pieds.

tête du vieux brave émergeant de l'onde que ses bras vigoureux fendaient rapidement. Peu après sa main se cramponnait au rebord du canot. Après s'être reposé un instant, lentement, mais avec une adresse rare, il monta près de moi.

Ce tour de force et d'habileté, joint à la distance qu'il venait de franchir à la nage, l'épuisa.

Le Bison m'apportait le moyen de retourner au camp, car il s'était attaché au cou une pagaie qu'il avait traînée avec lui et laquelle, de la sorte, ne pouvait aucunement gêner ses mouvements.

Lorsqu'il s'aperçut que je dérivais, au premier abord il pensa à m'en avertir, puis, songeant que je devais avoir un aviron dans le canot, continua à vaquer à ses occupations. Mais enfin, voyant que je m'éloignais toujours il en fut surpris, et tout à coup, il se rappela que l'un de nos avirons s'était cassé en sortant de notre dernier portage, qu'on l'avait probablement laissé dans le canot, et que je me trouvais sans moyen de revenir. L'indien eut un instant l'idée de signaler à mon père et à mon frère, mais il se ravisa. Il se dit qu'il ne pourrait peut-être pas les voir ou leur faire comprendre ses signaux et qu'il perdrait là un temps précieux.

Saisissant une pagaie qu'il attacha à son cou il se mit résolument à l'eau et s'élança dans la direction vers laquelle il m'avait vu dériver.

Vous savez le reste.

A ce moment des pas résonnèrent à la porte de l'auberge. Baptiste et le médecin qu'il avait trouvé, entrèrent. Ayant salué de la Vérendrie et de Noyelles qu'il connaissait et ayant échangé quelques mots avec eux, il examina les blessures du sauvage.

Des coups portés par le meurtrier, deux étaient mortels, et quand le disciple d'Esculape voulut enlever l'arme enfoncée dans la plaie, il la trouva fixée si solidement qu'il lui fut impossible de la retirer sans causer un mal extrême au moribond. Il crut même plus prudent de l'y laisser. Autrement, une forte hémorragie pouvait se produire et achever en quelques minutes l'oeuvre de l'assassin, sans que le sauvage put reprendre connaissance et donner un indice lequel permettrait de retrouver la personne qui l'avait frappé.

Il lui glissa entre les lèvres quelques gouttes d'un cordial et il éprouva bientôt la satisfaction de le voir revenir à la vie. Les lèvres s'agitèrent, les paupières battirent, les

yeux s'ouvrirent et ses traits se contractèrent en un spasme douloureux. Il reconnut M. de la Vérendrie et voulut parler. D'abord, des sons inarticulés s'échappèrent de sa gorge, puis, faisant un effort, il réussit à se faire entendre et ses premières paroles furent pour demander "un homme à la robe noire", un ministre de Dieu, disant qu'il sentait bien venir sa fin et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir l'une des robes noires qui lui avaient déjà parlé d'une vie plus belle que celle-ci.

De Noyelles envoya Jacques chez les Sulpiciens, qui demeuraient tout près de l'auberge, avec mission d'amener un prêtre pour recevoir les derniers aveux d'un mourant.

Le médecin se retira en disant aux deux amis qu'il était impuissant à soulager le Bison et que celui-ci le comprenait parfaitement.

—Profitez, leur dit-il, du répit que lui donne la mort pour découvrir l'auteur de ce crime.

Aussitôt le médecin sorti, le Bison fit signe à Joseph qu'il voulait lui parler, à lui seul, mais ce dernier montrant de Noyelles, expliqua au peau-rouge qu'il était son cousin en qui il avait pleine confiance et qu'il pouvait parler devant lui, mais Baptiste et l'aubergiste s'éclipsèrent. Comme ces deux personnes allaient sortir de la chambre, le sauvage faisant un effort pour se relever, hurla, son visage exprimant la colère, la haine, la fureur :

—Il est là celui qui a frappé traîtreusement le Bison... je l'entends !...

Il désignait la pièce voisine.

On s'y précipita, mais on n'y découvrit rien d'anormal.

Evidemment, le pauvre homme délirait !...

Nous avons dit qu'une ombre avait regardé par l'une des fentes d'un volet de l'auberge pour connaître ce qui se passait au dedans. Quand l'homme de science et Baptiste arrivèrent près de la maison, leurs pas avertirent l'inconnu de leur approche. Celui-ci se tapit vivement dans la porte cochère de la maison.

Lorsque le médecin sortit, un plan audacieux avait germé dans le cerveau de l'être mystérieux. Il se glissa jusqu'à la porte de l'habitation, et faisant jouer la pêne, s'aperçut avec joie, que l'entrée était libre. Sans bruit, il se coula dans la première pièce. Sans bruit ?... Non, car l'oreille fine du sauvage, si fine, si subtile, avait saisi le bruit

de son entrée, imperceptible à l'ouïe des autres personnes présentes.

Mais les paroles d'alarme du Bison parvinrent jusqu'à l'étranger qui disparut prestement dans une autre chambre.

Ne voyant plus que les deux gentilshommes à son chevet, le Mandane reprit :

— Mon frère pâle a été bon pour le Bison... Avant d'aller auprès du grand Manitou, il va lui confier un secret qui le rendra riche... bien riche !... Le chef Mandane n'oublie jamais les bienfaits reçus de son frère blanc, et du père de ce frère, le Grand voyageur !... Le Bison meurt aujourd'hui pour n'avoir pas livré ce secret qu'on a essayé de lui ravir !... Un méchant visage pâle connaissant le goût maudit du peau-rouge pour l'eau-de-feu... en fit boire beaucoup au Bison, espérant que sous l'empire de la liqueur brûlante, il dévoilerait les cachettes de son esprit... Mais le chef s'est aperçu à temps du projet du méchant blanc qui se disait ami, et le chef est devenu muet comme un roc !... En sortant de l'auberge... il faisait noir, et le Mandane n'a pas remarqué le blanc qui le suivait, et qui s'approchant à pas de loup le frappa avec un grand couteau !... Ensuite, vaguement, le Bison a senti que le traître fouillait dans ses habits... mais il n'a pu trouver le secret... Ma main s'en est assurée tout à l'heure... Le sauvage le dira à son ami, et celui-ci aura de l'or !... beaucoup d'or !... beaucoup !...

— Tu sais où il y a de l'or ? demandèrent les jeunes gens vivement intéressés.

— Oui... gros morceau d'or !... Ah ! le frère blanc deviendra riche !...

Le peau-rouge s'arrêta subitement ; on venait de frapper dehors.

C'était le religieux qui répondait à l'appel et venait préparer à une bonne mort celui qui le réclamait.

Joseph et Pierre se retirèrent dans la pièce attenante pendant que le prêtre demeurait avec le Bison.

III

L'HISTOIRE DU BISON

L'indien accueillit le Sulpicien avec joie.

— Vois, robe noire, dit-il, où le mauvais visage pâle et l'eau-de-vie ont conduit le vieux guerrier de la nation des Mandanes. Le chef sauvage a déjà entendu ton frère lui parler du Grand-Esprit des blancs, et son front a reçu l'eau qui efface le mal, mais

depuis, le Bison n'a pas été bien bon... il n'a pas pratiqué ce que lui enseignait le fils du bon Manitou... Mais la mort vient vite pour enlever le vieux peau-rouge ; il s'est rappelé les bonnes paroles de jadis, et il veut encore entendre le langage bienfaisant d'autrefois.

Le prêtre prépara le mourant à subir chrétiennement la fin qui s'approchait.

Plus calme, plus affermi par l'effet des paroles divines, le Mandane attendit, résigné que Dieu rappelât son âme de ce monde. Mais il n'avait pas terminé ses confidences au cadet de la Vérendrie ; le plus important de ce qu'il voulait lui communiquer restait à dire, et, comme l'ange de la mort le couvrait déjà de ses ailes, il devenait urgent pour lui de se presser. Il pria le prêtre de faire rentrer les deux Canadiens.

Quand ceux-ci furent près de lui et que le Sulpicien fut parti, en promettant de revenir de bonne heure le matin, le Bison reprit ses confidences inachevées.

— Le Bison, dit-il, avait un jeune frère qu'il chérissait beaucoup. L'Aigle-Noir figurait au rang des meilleurs guerriers de la tribu. Douze lunes séparaient nos deux existences.

D'après la coutume des Mandanes, le Bison remplacerait son père lorsque celui-ci aurait cessé de vivre ou serait devenu trop âgé pour être chef.

Vint un jour où le père trouva la mort dans une embuscade dressée par les Sioux des prairies, et le plus vieux des deux fils occupa la première place à la tête des guerriers de la bourgade. Mais peu de lunes avaient passé lorsqu'il remarqua quelque chose d'étrange dans la conduite de son frère. Inquiet, ne sachant ce que cela voulait dire, le nouveau chef qui aimait profondément l'Aigle-Noir, le surveilla attentivement et finit enfin par découvrir qu'il ourdissait un complot dans l'ombre, avec ses partisans, quelques mécontents de la tribu, pour se débarrasser du Bison. Celui-ci en fut atterré, chagriné immensément. Il était loin de s'attendre à cela, mais le fait existait : l'ambition avait étourdi son frère.

Le chef le fit venir dans son ouigouame, et seul à seul, lui déclara ce qu'il avait appris.

— Est-ce bien l'Aigle-Noir, dit le Bison, qui veut nuire à son frère ?... à son frère qui lui donnerait tout ce qu'il possède pour lui éviter toute mauvaise fortune ?... Qu'a-t-il donc fait pour mériter cela ?... Le jeu-

ne chef a suivi les conseils de son père pour être sage et bien diriger la bourgade, et il ne croyait pas qu'il y existât des mécontents... Mais le chef a lu dans le coeur révolté et voit que l'ambition y règne : l'Aigle-Noir veut se débarrasser du Bison afin de lui succéder comme chef. Eh bien ! son désir s'accomplira mais sans effusion de sang ; le trouble et la discorde passeront loin de nous.

Ton frère a lu dans ta pensée et s'est beaucoup tourmenté au sujet de la ligne de conduite à suivre en ce cas. Pour s'affermir dans le plan arrêté il a consulté un homme blanc (1) dont les conseils sont sages, et celui-ci approuve le Bison.

L'Aigle-Noir refusa d'abord d'écouter son frère et protesta fortement de son innocence, mais ce dernier avait amassé des preuves irréfutables avant de s'ouvrir à l'ambitieux, et il lui fut très facile de le confondre.

Alors, sombre, farouche, l'Aigle-Noir attendit que son frère eut fini de parler pour se déclarer, probablement sur la nature de ses sentiments, qui, sans doute, paraîtraient cruels, douloureux à son aîné.

—Ma résolution est prise, dit ce dernier. Demain le Conseil s'assemblera, et devant les principaux guerriers de notre nation tu seras proclamé chef à ma place... Es-tu content ?...

—Et toi ? demanda-t-il, soupçonneux.

—Moi, je vais aller trouver le grand chasseur blanc qui est venu ici, cet hiver. Je le suivrai partout où il ira... il aura besoin d'un guide... il ne me refusera pas comme tel... et le Bison pour éviter toute lutte avec son frère qu'il aimait tant... se condamnera à l'exil, à la vie loin de tout ce qui lui est cher !...

Un revirement visible se fit dans l'attitude de l'Aigle-Noir ; de meilleurs sentiments renaissaient en lui. Le chef en était heureux.

—Le Bison ne s'éloignera pas des Mandanes, dit l'Aigle-Noir après un silence ; mais ce sera le mauvais frère qui a prêté l'oreille au méchant manitou qui le tourmentait ; il a eu tort et le reconnaît maintenant ; il doit souffrir seul, mais que le chef ne lui retire pas son affection...

—La décision du chef est bien pesée et inébranlable... Il n'a plus qu'une chose à

demander. Voici : accepte l'amulette du Bison et garde-la en souvenir de lui.

L'Aigle-Noir voulut encore tenter quelques observations ou objections, mais voyant qu'il n'y gagnerait rien, se décida à imiter l'action de son frère et lui présenta le talisman pendant à son cou.

C'était un objet fabriqué du bois du cerf, représentant un aigle. Cet emblème était teint en noir.

Puis, le chef désirant la solitude, son frère se retira, et le laissa seul en proie à ses noirs chagrins et aux tristes pensées qui l'assiégeaient. Le Bison éprouva un certain soulagement du tête à tête qu'il avait provoqué et de la décision prise.

Il fit savoir aussitôt aux chefs subordonnés et aux premiers guerriers de la bourgade, qu'il voulait les voir réunis en grand conseil le lendemain, ayant une communication importante à leur faire.

Ensuite, il prépara ses armes et quelques effets pour son départ, et comme la nuit était venue, il sortit de son ouigouame et s'en alla errant à l'aventure vers le bois avoisinant le village Mandane. L'air frais du soir rafraîchit son front brûlant et au retour à sa couche il éprouva plus de calme au coeur, mais le sommeil ne vint pas clore ses yeux.

Le moribond se tût pendant quelques instants. Ses auditeurs crurent que les souvenirs évoqués l'avaient ému et respectèrent son silence. Mais il n'y avait pas que cela ; il avait trop parlé et s'était affaibli et lorsqu'il reprit la parole il dit aussitôt aux deux amis :

—Ah ! le Bison a fait sa dernière course et la vie s'en va rapidement. Il lui faut abrégé un peu son récit afin de ne pas emporter dans la tombe le secret qu'il veut vous confier... Donnez, demanda-t-il du breuvage préparé par l'homme à la médecine des blancs, afin que je puisse continuer...

Tandis que Pierre soulevait la tête du mourant, Joseph lui glissait entre les lèvres le contenu d'une cuillerée de cordial réclamé par le peau-rouge.

L'effet de la potion administrée fut immédiat ; comme le prouvèrent une légère coloration aux pommettes des joues et la parole plus vive du sauvage.

—A l'assemblée des chefs qui eut lieu, et après des harangues pour et contre, le Bison fit accepter son projet et l'Aigle-Noir fut proclamé le premier guerrier de la tribu.

Cinq jours plus tard l'aîné des deux frères se présentait devant le chef blanc qui habi-

(1) En l'hiver de 1739, M. de la Vérendrie laissa deux hommes chez les Mandanes pour y apprendre la langue et étudier le pays, etc.

tait une bourgade fortifiée sur la rivière des Assinibouels. (Le fort La Reine).

Les Français firent bon accueil au Bison, et le guerrier Mandane fit partie de tous leurs voyages dans l'ouest.

Il y a sept printemps j'accompagnai tes deux frères et deux voyageurs blancs dans un voyage jusqu'aux montagnes brillantes (1).

Ils se rendirent d'abord à la tribu des Mandanes pour avoir d'autres guides. C'est le Bison qui les choisit; il connaissait les meilleurs hommes de la bourgade pour l'affaire des visages-pâles. Le Bison ne revit pas alors l'Aigle-Noir qui chassait au nord.

Notre marche fut longue et pénible.

—Approchez-vous davantage, dit-il, après un second repos; j'arrive à mon secret et je veux que vos oreilles seules entendent mes paroles.

Il se recueillit un instant et continua :

—Les montagnes brillantes avaient arrêté notre marche. Elles semblaient infranchissables, et, après une halte de quelques semaines à leur base nous leur tournions le dos et revenions sur nos pas.

Durant notre séjour près des montagnes de roches, voici le fait qui s'accomplit : Deux guerriers, visages pâles l'Oeil-croche et la Grande-barbe étaient amis comme les doigts de la main; ils étaient presque inséparables : soit en marche, soit en canot ou à la chasse. Un jour, l'un d'eux, celui qui a fait le mal au Bison, fut obligé de rester au camp, pendant que les autres s'en allèrent à la chasse.

Le soir, au repas, le chef sauvage remarqua une certaine gêne entre les deux amis, et plus particulièrement dans les manières de celui qui nous avait accompagnés. C'était singulier. Le lendemain et le jour suivant, le Bison constata plus de réserve encore entre les deux camarades. Intrigué, il résolut d'en avoir le coeur net. L'Oeil-croche voulait toujours suivre la Grande-barbe, mais ce dernier n'avait plus le même désir qu'auparavant, d'avoir son ami avec lui... surtout quand nous allions à la chasse... et lui, Grande-barbe y allait fréquemment... et revenait toujours sans gibier, quoiqu'il eut l'air fatigué, rompu.

—Suivons-le, se dit le Bison. Le sauvage est habile à suivre une piste ou à marcher sur les pas d'un autre dans le bois sans se

faire entendre, mais cette fois-ci le visage pâle disparut et ne laissa pas de traces pour aider à le retrouver.

Enfin, le Mandane, pensant qu'il était temps de retourner au camp, rebroussa chemin, mais parcourut à peine la distance qu'une pierre ferait lancée en trois jets, par un homme, quand il s'embarrassa les pieds dans des plantes courantes et tomba presque de tout son long sur la Grande-barbe couché à terre dans les hautes herbes, baignant dans son sang, lequel coulait de plusieurs blessures.

L'Oeil-croche l'avait poignardé pour lui voler un peu d'or trouvé dans les environs. C'est ce que raconta la Grande-barbe, d'une voix entrecoupée de hoquets... mais il avoua qu'il avait une cachette où il avait déposé une pépite assez grosse pour faire seule la fortune d'un homme, puisqu'elle pesait, selon lui, de soixante-dix à quatre-vingts livres (1) et comme il ne pouvait indiquer où son trésor était caché, parce qu'il n'en avait plus la force, il fit prendre au Bison, dans la doublure de son habit, de petits morceaux d'écorce de bouleau sur lesquels il avait tout marqué.

A notre halte, l'Oeil-croche ne reparut plus, et l'on crut qu'il avait été dévoré par des fauves.

—Mon frère pâle, dit en terminant le Mandane au jeune de la Vérendrie; voici l'amulette de l'Aigle-Noir. Conserve-la précieusement en souvenir du vieux Bison, parce que un jour si tu rencontres le guerrier, l'Aigle-Noir, il pourra t'être utile.

Et plus bas, il ajouta :

—Tu trouveras dans l'amulette les écrits de la Grande-barbe.

Le pauvre sauvage dut s'arrêter encore une fois, très affaibli. Le dénouement approchait, ce ne pouvait être qu'une question de peu d'instant.

Mais, faisant appel au reste de vie animant encore son être, il put ajouter :

—Ne perdez pas et ne brisez pas l'amulette !... Cherchez et vous en trouverez le secret pour l'ouvrir !... Méfiez-vous de l'Oeil-croche, il est revenu... soyez sur vos gardes constamment... Le Bison est bien reconnaissant au jeune guerrier blanc et à son père, pour tout ce qu'ils ont fait pour lui...

(1) Pierre et François de la Vérendrie qui atteignirent les Montagnes Rocheuses le premier avril 1743.

(1) En 1851, ou environ, Chas.-Y. Tooker, découvrit en Californie, rivière St-Joachim, une pépite pesant quatre-vingt-dix livres. (Chicago MAIL).

Il se tut; il était épuisé.

Les deux amis, Joseph et Pierre, assistèrent aux derniers moments du malheureux, plus émus qu'ils ne l'avaient été dans plusieurs autres scènes douloureuses et navrantes.

Dans les derniers spasmes de la mort, ils crurent ouïr ces mots : "Méfiez-vous !... l'Oeil-croche !..."

Les deux jeunes gens reprirent le chemin de leur demeure après avoir donné des instructions au cabaretier sur ce qu'il aurait à faire.

—Ce que c'est que la vie, disait Joseph, en s'en allant. Il y a quelques heures nous étions à une gaie réunion, à une fête magnifique, où tout était en liesse... et nous venons de voir la mort cueillir une victime.

—Allons ! tes idées ne sont pas réjouissantes, dit Pierre; changeons de sujet. Je vais prendre un peu de repos... de sommeil, si c'est possible... et puis je reviens te voir... jeter un regard sur ta précieuse amulette... A moins qu'il n'y ait pas grand'chose dans tout ceci... et que le vieux cuivré nous ait trompés, comme on l'aurait trompé lui-même...

—Qu'en sais-tu ? demanda Joseph.

—Eh bien ! penses-y donc ! un magot de quatre-vingts livres en or... cela s'est-il vu ?... s'est-il trouvé ?...

—Pourquoi pas ?... Enfin, nous examinerons ces papiers à notre aise.

Ils se séparèrent.

Joseph se coucha, l'amulette serrée nerveusement dans l'une de ses mains.

Il ne tarda pas à s'endormir : mais quel sommeil ? plus fatiguant pour son corps que s'il fut demeuré dans son lit les yeux ouverts jusqu'au grand jour.

Il rêva.

Il se voyait riche tout à coup. De l'or, il en trouvait dans une cachette dans la maison paternelle, où il n'aurait jamais eu l'idée d'en chercher. Mais qu'importe ! Il avait de l'or à satiété, il était immensément riche !... Puis, la scène changeait un peu, il voyait son ami Pierre jaloux de son bonheur et voulant en jouir. Il se prenait de querelle avec lui; Pierre, enfin, lui enfonçait dans le côté droit un grand couteau, et Joseph s'éveilla en poussant un cri.

Pierre était là, le secouant vigoureusement pour le réveiller.

—Allons ! dit-il, il est tard : levez-vous, monsieur le paresseux, il y a longtemps qu'une autre journée est commencée.

Et Joseph, bien content d'avoir été tiré, quoique rudement d'un rêve affreux, se leva prestement et fit sa toilette.

IV

LE SECRET DE L'AMULETTE

Naturellement, la première pensée des deux gentilshommes fut pour le talisman du Bison dans lequel était enfermé le secret devant les rendre possesseurs de grandes richesses.

L'amulette représentait un aigle les ailes ouvertes et n'était pas sans mérite au point de vue artistique. Le rude enfant des bois qui l'avait façonnée avait dû y consacrer beaucoup de temps, en sus d'un certain talent, pour couper ou sculpter d'un morceau de corne, l'objet qui selon la croyance de son auteur, devait servir de préservatif contre beaucoup de choses plus ou moins redoutables.

Le talisman avait été peint en noir, d'un noir permanent, aussi égal, aussi pur en 1749 qu'à l'époque de sa fabrication.

A l'endroit où se trouvaient les yeux, la tête de l'aigle était percée de part en part, et par ce trou on pouvait introduire un cordon pour suspendre l'amulette au cou.

Joseph la retourna en tous sens mais il ne put découvrir quel en était le secret.

Pierre regardait faire avec impatience; il avait des fourmis dans les doigts, il lui semblait, lui, qu'il pourrait trouver en moins de temps le mot de l'énigme. Aussi voyant l'insuccès de son cousin, ne put-il s'empêcher de dire :

—Donne-moi donc, Joseph, que j'essaie à mon tour; peut-être serai-je plus heureux que toi ?

Joseph lui présenta l'objet. Pierre l'examina d'abord minutieusement sur toutes ses faces. Avec la pointe d'un petit couteau qu'il pressait dans chaque ligne ou pli gravé sur l'os, il cherchait le moyen de l'ouvrir. Mais ses efforts furent vains.

Il tira sur les ailes, la tête, la queue; la pièce, tout solide, ne se séparait pas.

Enfin, gagné par le dépit, Pierre dit, en jetant l'amulette rudement sur la table :

—J'en jette ma langue au chiens !... Peste soit du vieux Mandane et de son talisman !...

Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant un petit morceau d'os s'échapper de la base de l'amulette, ronde à cet endroit.

Il la reprit vivement et aperçut par l'orifice ainsi révélé, un petit rouleau serré lequel, déroulé à la lumière, donna trois morceaux tenus d'écorce de bouleau, d'environ trois pouces carrés.

Qu'étaient ces feuilles minces, si bien cachées par le Bison et qu'un coup de hasard venait de faire découvrir ?

Les deux amis en prirent une, qu'ils étudièrent ensemble.

Ce morceau offrait une petite carte du dessin ci-dessous. Une particularité qu'ils remarquèrent, au premier coup d'œil, fut la couleur de l'encre ou du liquide qui servit à la confection de la carte. On eut dit du sang !

Joseph, le premier, rompit le silence, et dit :

—Voici une rivière qui doit être importante. Quelle singulière configuration du pays. Une fois vu, il n'y a pas à craindre de l'oublier.

—Tu m'as dit, je crois, que ton père se proposait de remonter la grande rivière, au nord du lac des Prairies, dans sa prochaine expédition à la découverte de la mer de l'ouest, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit Joseph ; la route n'est pas aussi belle que celle du sud, que nous connaissons ; il a l'intention de s'aventurer plus au nord.

—Eh bien ! cela fera justement notre affaire. Nous irons par le nord, et si nous ne sommes pas sur la bonne voie, nous descendrons au sud. En ouvrant bien les yeux nous trouverons peut-être ce coin de terre, en suivant les Montagnes Rocheuses du nord au sud.

—Je vois sur la carte "*La pipe*" ; c'est assez ressemblant avec une pipe, n'est-ce pas ?

—C'est une montagne, sans doute.

—Probablement. Mais pour la confection de cette carte, l'auteur a dû grimper dans un arbre de haute taille et, esquisser de là l'aspect de la contrée.

—Vois donc cette marque et ce "*G*", dit Pierre. Quelle interprétation donner à ces signes ?... Penses-tu que ce soit l'endroit du trésor que nous avons à chercher ?

—Cela se peut. Cette lettre a une signification certainement importante, mais je ne puis que conjecturer...

—Peut-être sa cachette ? un trou, une grotte ?... Tiens ! ça doit être ça, une grotte !

—Puis, il y a les jumelles. Ce sont deux

buttes, peut-être... Ensuite, nous venons à la montagne Ronde, et après, aux Crocs !...

—Brrr !... des Crocs ! dit Pierre, en interrompant son ami ; ne trouves-tu pas que cela donne un peu sur les nerfs ?...

—Voyons l'un des autres papiers de bouleau, dit Joseph. Il prit un carré de dimension semblable au premier.

—Tiens ! c'est la "*Pipe*" en détail, remarqua Pierre.

—Sans doute, et c'est probablement la solution du mystère qu'elle comporte. L'autre dessin donne une description générale du pays, afin de pouvoir se reconnaître et retrouver le trésor. Celui-ci est plus détaillé, c'est qu'il a plus d'importance.

Les deux hommes étudièrent en silence la seconde esquisse.

Puis, ils examinèrent le troisième ; celui-ci ne contenait que quelques mots.

—Il était sage et prudent, dit Pierre, et si nous profitons de sa découverte, je lui promets de ne pas l'oublier. Nous ne pouvons qu'une chose pour lui : faire un don à quelque institution religieuse et obtenir, à titre de bienfaiteur, des prières spéciales pour le repos de son âme.

—Tu as bien pensé, dit Joseph, en tapant amicalement de sa main sur l'épaule de son ami ; je t'en félicite ! J'y songeais aussi, moi, et je me disais que je n'aurais pu jouir de ces biens, de cet or — si nous en trouvons — sans penser au pauvre garçon qui meurt si tristement, alors qu'il croyait voir la fortune lui sourire.

—Nous savons maintenant à quoi nous en tenir au sujet du secret du Bison... Nous sommes décidés à aller chercher cet or qui nous attend là-bas, à l'extrême ouest, et la Providence semble nous favoriser. Ton père, M. de la Vérendrie reçoit mission de procéder à la découverte de la mer de l'Ouest et il va se remettre en route bientôt ?

—A l'ouverture de la navigation, dès le printemps prochain, répondit Joseph.

—Toi, c'est décidé : tu feras partie de la nouvelle organisation, mais moi ?... je n'en suis pas encore, et j'aimerais beaucoup à en être.

—Ne crains rien à cet égard, mon cher, je me fais fort de te caser dans notre troupe ; et je serai bien content de t'initier aux charmes de la vie aventureuse, qui sera la nôtre dans quelques mois.

—Combien serons-nous de temps absents de Ville-Marie ? Le sais-tu ?

Joseph se recueillit et calcula mentalement la durée de leur absence :

—Probablement trois ans !... pas moins, peut-être davantage.

—Eh bien ! Je dis que je ne vais pas perdre une seule occasion de m'amuser, d'ici au moment du départ... me créer, en quelque sorte, une foule de tendres souvenirs pour occuper mon esprit, quand le soir, aux haltes que nous ferons, je fumerai, silencieux et rêveur, près du feu du camp.

—Tu vas donc essayer de revoir l'aimable brunette du bal de M. de Longueuil ?... Prends garde ! Si tu succombes devant le dieu de l'amour, tu n'auras plus la force de venir avec nous.

—Sois en repos là-dessus, mon cher chevalier... mon cœur ne s'embrase pas aussi facilement... ni pour Mlle Boucher de la Périère, ni pour Mlle de Montigny, si charmées qu'elles soient.

Et il donna à cette dernière phrase une intonation taquine, à l'adresse de M. de la Vérendrie.

—Y a-t-il longtemps que tu connais Mlle de Montigny ? demanda Joseph à son compagnon.

—Oh ! oui ; depuis plusieurs années...

—Autant que cela ?

—Ce n'est pas si long. Pourquoi t'exclamer ainsi ?

—C'est que je suis très étonné que tu n'aies pas brûlé de l'encens à son autel !... que l'on te te compte pas au nombre de ses adorateurs !...

—Eh bien ! pour être franc avec toi, je vais t'avouer que j'ai essayé de brûler de l'encens comme tu dis si joliment, aux pieds de cette petite divinité blonde, mais j'en ai été pour mes peines...

Joseph eut un moment de gaieté, mais Pierre continua imperturbablement :

—Je me suis vite consolé... pas même versé une larme... Je me disais qu'il y en avait beaucoup de plus belles qu'elle, et...

—Arrête ! s'écria Joseph, en riant ; arrête ! tu blasphèmes !...

Mais en souriant, Pierre acheva ce qu'il voulait dire :

—...Et puis d'ailleurs ! tu sais, moi, je n'ai jamais été bien fol pour les yeux bleus !...

—Faisons la paix, dit de la Vérendrie, et tu y gagneras, car j'attaquerais ton idole aux yeux noirs.

En riant, ils se donnèrent la main et conclurent un armistice de quelques heures, car

l'incorrigible de Noyelles ne pouvant réprimer son humeur gouailleuse bien longtemps, était sûr de revenir à la charge bientôt.

Joseph ramassa les petits papiers, cartes et textes, qu'il roula et glissa dans la cavité de l'amulette, puis, après l'avoir bien fermée, la mit dans la poche de son habit.

—Si tu veux, Pierre, nous dirigerons nos pas vers l'auberge où repose la dépouille mortelle du chef sauvage.

—J'allais te le proposer, dit Pierre.

Au même instant, un grattement se fit entendre à la porte de la chambre de Joseph et, sur la réponse de ce dernier, un domestique entra, portant une missive à son adresse.

Joseph la prit et la lut.

Elle était du sieur Varin, sub-délégué de l'intendant, ou, si on trouve cela plus clair, du juge de Ville-Marie, le priant de passer à son bureau pour déposer ce qu'il savait du meurtre commis la nuit précédente sur la personne du Mandane, le Bison.

Les deux amis s'y rendirent à l'instant.

V

UNE PAIRE DE COQUINS

Le matin qui suivit la nuit du meurtre de la rue Notre-Dame, vers les sept heures, un gaillard, de singulière apparence, entra à l'auberge du Grand-Trappeur, rue Saint-Paul.

Ce personnage, que Lagarde, l'aubergiste, salua du nom de Brossard, s'installa à une table près de la fenêtre de la rue. Il interpella le maître de céans d'une voix rude :

—Hé ! père Lagarde, dit-il.

Et, d'un geste de la tête, il lui fit signe de venir à lui.

L'aubergiste, d'un air mécontent, s'approcha, se disant que si Brossard voulait encore avoir à crédit, eh bien ! non, il n'en aurait pas. Il en avait trop donné jusqu'ici, du crédit, pour continuer encore.

Il fut agréablement surpris et réjoui, quand il s'entendit dire :

—Dérisez donc votre beau visage, Lagarde, mon ami, car je suis certain que ce que je vais vous appredre vous plaira... Faites-moi l'addition de ce que je vous dois et je vais vous payer.

A ces mots, Brossard tapa sur la poche de son habit et un son métallique s'en suivit.

Aussitôt la face rubiconde du maître du Grand-Trappeur se rassénéra.

—Ah ! je savais bien que je ne perdrais

rien avec vous, cher Monsieur Brossard !... Et puis, avec cela... (Le brave homme allait dire : Il n'y a pas de presse vous savez... mais il se ravisa et dit) : Avec cela, est-ce que vous ne consommerez pas quelque chose, ce matin ? L'air est trop vif, piquant, et tenez ! j'ai de quoi dans ma cave, frais arrivé de France, qui vous réchauffera le sang !

—C'est bien, apportez-en une bouteille pour commencer, en attendant un ami et le déjeuner, que vous allez me préparer.

—Ah ! tout de suite, mon bon Monsieur Brossard.

Et le bonhomme s'élança au cellier pour rapporter ce que demandait son hôte, puis à la cuisine ordonner le déjeuner.

—Maintenant, se disait Brossard, j'espère que Lanouiller ne tardera pas trop, autrement, j'aurais besoin pour rien...

Pendant qu'il ingurgite quelques coups d'eau-de-vie, et qu'il est en pleine lumière, je me permettrai de le croquer sur le vif.

Brossard devant jouer un rôle important dans ce récit il convient d'en donner une petite description, au physique seulement, car au moral, le lecteur pourra le juger bientôt.

Cet homme ne dépassait pas la moyenne, environ cinq pieds cinq pouces, un peu maigre, mais moins que ne le faisait paraître ses pommettes saillantes. Son visage était jauni par le hâle et rougi par un usage immodéré et prolongé de méchantes liqueurs enivrantes, vrais toxiques.

Il louchait de l'oeil gauche, et quand un rictus entr'ouvrait sa bouche et mettait à nu quelques dents jaunes et ébréchées, on ne pouvait réprimer un frisson de crainte en songeant avec effroi que la rencontre de cet individu, dans un endroit isolé ou tard le soir, n'importe où, ne serait pas bonne à faire.

Tout à coup un homme parut sur le seuil de l'auberge.

Un nouveau personnage venait d'entrer. Brossard eut une exclamation joyeuse :

—Tiens ! Lanouiller !... Arrive donc ici, paresseux ! lui cria-t-il. Il y a longtemps que l'on t'attend !

Lanouiller obéit et prit place vis à vis de Brossard.

—As-tu déjeuné ? demanda ce dernier.

—Non.

—Alors, ça se trouve bien, tu partageras mon repas, et pendant que nos dents travailleront, nous causerons... car j'ai une importante chose à te communiquer.

Et jetant un coup d'oeil dans la salle pour s'assurer qu'ils étaient seuls, il dit plus bas :

— Si tu veux coopérer avec moi dans une petite affaire où tu ne courras aucun danger, notre fortune est faite à tous deux !... Nous aurons de l'or... des monceaux d'or !...

—Dis-tu vrai ? répliqua Lanouiller surexcité.

—Là ! là ! fit Brossard. Ne te monte pas si vite ; garde un peu plus de pouvoir sur tes nerfs... Il ne faut pas que nous attirions l'attention de maître Lagarde, que j'entends venir avec mon déjeuner.

L'aubergiste rentrait suivi d'un aide, et en un tour de main, un repas succulent s'étalait sur la table. Les narines des deux lurons se dilatèrent et aspirèrent avec volupté le fumet des viandes placées devant eux.

Ne songeant qu'au présent, ils attaquèrent avidement le déjeuner, n'étant point habitués à pareille bonne fortune.

D'amples libations arrosèrent leur repas.

Enfin, quand ils eurent engloutis presque tous les mets servis, Lanouiller, le premier, songea aux affaires.

—A présent, parle, dit-il ; je t'écoute avec la plus grande attention.

—C'est ça !... Eh bien ! figure-toi qu'hier matin j'ai retrouvé une ancienne connaissance qui avait suivi messieurs de la Vérendrie dans plusieurs expéditions... Tu sais, ceux qui pénétrèrent dans l'ouest jusqu'aux montagnes de roches, en 1743 ?

—Oui : même que le père doit repartir au printemps pour ces régions lointaines... à la découverte d'une mer ?... Faut aimer à se promener, car pour ce que ça enrichit !...

—Il arrive parfois, mon cher Lanouiller, qu'en voyageant ainsi on peut trouver un trésor...

—Bast ! En a-t-il trouvé, lui, M. de la Vérendrie ?

—Non !... Il ne travaille que pour Dame la Gloire... et Dame Fortune, sa soeur, est toujours aveugle à son égard.

—As-tu été plus heureux, toi ?... Aurais-tu trouvé une mine d'or ?...

—Oh ! non, mais...

—Eh bien ! tu vois... interrompit Lanouiller.

—Mais laisse-moi finir !... Si je n'ai pas eu la main chanceuse, j'en connais un qui l'a eue...

—Va-t'en, blagueur !

—Puisque je te le dis !... D'ailleurs ne

pense pas que j'aie passé à ton domicile, ce matin, uniquement pour le plaisir de t'offrir à déjeuner avec moi !... Ecoute donc et ne m'interromps plus.

—Je disais donc que j'ai renoué des relations avec un ancien compagnon de voyage... qui n'avait plus le sou... mais lui ne m'a pas reconnu.

La nuit précédente, le sort m'avait favorisé au jeu et j'avais des jaunets dans ma poche. Bien !... quand je vois le peau-rouge... Tiens, je ne t'ai pas dit que c'en était un ?... et que je constate qu'il ne me reconnaît pas, je lui offre un petit coup... parce que tu sais... ou tu ne sais pas... l'eau-de-vie, il n'y a rien comme ça pour renouveler l'amitié avec les peaux-cuivrées... Mon homme ne refuse pas, et, en sirotant notre liqueur, je lui dégoise cinquante choses du passé qui lui prouvent qu'il ne m'était pas étranger. Je lui offre d'autres verres, que le gaillard avale gaïement. Et nous devenons bons amis, le Bison et moi...

—Le Bison ! Celui qui a été assassiné la nuit dernière ?

—Oui.

—Mon chef, le sub-délégué de l'Intendant, m'a fait avertir de cette affaire, et dire qu'il aurait besoin de mes services plus tôt que d'habitude, ce matin, pour prendre en note ce que lui révélera l'enquête, qu'il veut faire.

—Je payai plusieurs consommations au pauvre diable qui, lorsque l'eau-de-vie eut noyé sa raison, s'oublia dans sa reconnaissance pour ma bonté envers lui, à me dire qu'il m'en récompenserait un jour... après son retour de l'expédition qui s'organisait... qu'il me donnerait de l'or au centuple pour l'argent que je dépensais à lui payer de l'eau de feu.

Je compris immédiatement que l'Indien connaissait l'endroit d'une mine d'or, et je résolus, si possible, de me rendre maître de son secret... Je fis semblant de douter de ses paroles. Cette ruse eut son effet ; il se fâcha de mon manque de foi à son égard.

—Le Bison n'a pas la langue fourchue, me dit-il. Sa parole est franche, il peut le prouver et confondre le visage pâle...

—Voyons-les donc, ces preuves, dis-je, en ricanant. Mais le vieux chef avait senti mon stratagème, et après cela, je n'ai pu lui tirer un mot du corps à ce sujet.

Néanmoins je ne me tins pas pour battu.

Je voulus avoir ces preuves que le bonhomme pouvait produire — cela devait être

un écrit — et je m'attachai à mon sauvage. Je simulai un vif regret d'avoir douté de ses paroles ; je fis le bon ami, et j'allai jusqu'à lui prêter une couple de louis d'or. Enfin, je parvins à endormir sa méfiance, et le soir venu, notre amitié s'était resserrée, et nous buvions ferme ensemble. Cela se passait au Fusil d'Argent, sur la rue Notre-Dame...

—Une bonne place, fit Lanouiller.

—Vint la nuit, il fallut sortir.

Je laissai partir le Bison, mais j'étais sur ses talons. A peine, étions-nous dehors que m'assurant qu'il n'y avait personne venant de notre côté, je lui enfonçai mon couteau trois ou quatre fois dans le corps. La dernière fois, j'ai dû y laisser mon arme qui s'était fixée solidement dans l'ossature du sauvage... Mais elle ne sera pas un indice accusateur. Je fouillai le vieux et je repris d'abord mes jaunets ; il fallait bien rendre à César ce qui était à César... et c'est tout ce que je pus trouver sur lui...

—Mais alors ?..

—Minute, mon cher !... J'avais fini ma besogne, et je contemplais ma victime avec colère.

“Vieille peau-rouge, lui disais-je, j'ai bien envie de te donner des coups de pieds... de m'avoir poussé à te mettre dans cet état, inutilement... Pourquoi m'as-tu dit que tu avais des preuves ?”... Mais soudain je pensai qu'à l'auberge où le Bison logeait, parmi ses effets, s'il en avait, j'aurais peut-être la clef du mystère.

A ce moment, mon oreille perçut des bruits de pas se rapprochant.

Je me blottis dans la porte cochère voisine. Elle était profonde, et, caché dans l'un de ses angles obscurs, je vis quatre hommes s'arrêter autour du Mandane avec des exclamations d'horreur.

Ces bonnes gens, fit-il, en ricanant, ramassèrent la forme inanimée et la portèrent à l'auberge que nous venions de quitter.

La curiosité me retint sur les lieux et bien m'en prit.

—Ah ! pour le secret, fit l'ami de Brosard.

Celui-ci hocha la tête en signe affirmatif, mais avant de continuer son récit se versa une large rasade.

—Cinq minutes après que ces hommes eurent disparu derrière la porte publique de l'auberge, je m'en approchai, et je collai mon oeil contre une fente de l'un des volets ; je vis qu'on avait déposé le moribond sur le lit de l'aubergiste. Malheureusement,

je ne pouvais entendre ce qui se disait en dedans... et tu sais si je suis curieux ?

—Oui, et avec ta curiosité tu finiras mal !...

—Juge un peu de mon étonnement, mon vieux, quand de mon poste d'observation, je constatai que l'indien reprenait ses sens. Je croyais pourtant l'avoir à jamais privé du goût du pain. Il faut que j'entre, me dis-je, et que j'entende ce que l'on va se raconter ! Jouant d'audace, j'ouvris la porte de l'auberge et je me glissai dans la grande salle, aussi silencieusement que la couleuvre. J'y étais à peine que l'ouïe si fine du peau-rouge saisit ma présence, et il eut une crise.

Lors de ma visite à l'auberge, j'avais observé la disposition des pièces, et je me jetai comme un trait dans une autre chambre, où l'on n'eut pas l'idée de regarder. Peu après, j'écoutais parler le Mandane, qui dévoilait son secret à deux jeunes gens... et sais-tu qui ?

—Comment veux-tu que je le sache ?

—C'est vrai. Eh bien ! c'étaient messieurs de la Vérendrie et de Noyelles.

—Est-ce vrai ?

—Paraît que le Bison avait une amulette représentant un aigle noir, et que dans cette image était le secret.

—Ça se complique. Il devient plus difficile maintenant de mettre la main sur l'amulette.

—Peut-être que non, dit Brossard ; mais ouvre grandes tes oreilles, car c'est à partir d'ici que j'ai besoin de toi pour réussir.

VI

UNE SURPRISE

En route, Pierre demanda à Joseph s'il raconterait au juge tout ce qu'il savait concernant les confidences et le trépas du sauvage.

—Non, répondit Joseph. Le secret que m'a révélé le Bison m'appartient désormais, et je ne vois pas qu'il soit sage d'en parler. Il y en a trop qui voudrait en profiter.

—En effet, c'est bien ce que je pense. Mais il me vient une idée : c'est qu'il serait plus prudent de prendre le contenu de l'amulette et de le laisser chez moi, n'emportant que le talisman chez monsieur le juge.

—Très bien ! Pour nous rendre chez ce monsieur nous passons à ta porte, et cela ne nous retardera guère d'entrer pour nous conformer à ton désir.

—Qui peut avoir donné nos noms au juge inquisiteur ? demanda Pierre.

—Oh ! probablement l'aubergiste.

—En effet, je n'y pensais pas.

Déjà la nouvelle du meurtre se répandait dans la ville, et les deux gentilshommes entendaient sur leur route, divers groupes commentant ce crime. Beaucoup se dirigeaient vers l'auberge de la rue Notre-Dame.

Le juge avait déjà visité la place et par égard pour messieurs de la Vérendrie et de Noyelles, au lieu de les faire appeler au Fusil d'Argent, lors du commencement de l'enquête, il les avait priés de se rendre à son bureau pour recevoir leur témoignage.

Ils n'eurent pas à attendre une minute quand ils se présentèrent chez le magistrat. Ce fonctionnaire était inconnu de Joseph qui avait vécu trop longtemps hors de Ville-Marie, mais tel n'était pas le cas pour Pierre. Les deux hommes échangèrent un salut amical.

—A mon regret, messieurs, dit le représentant de la justice, je suis obligé de vous déranger. Comme vous le savez, un crime a été commis : l'un des Mandanes, de passage dans nos murs, a été assassiné la nuit dernière. Ses confrères crient vengeance ! Ce sont des alliés que nous voulons conserver, et je suis chargé de découvrir le coupable et de le punir sévèrement. Je ne vous retiendrai pas longtemps ; nous allons procéder tout de suite.

Raffermissant ses lunettes sur son nez, il commença son interrogatoire, tandis que Maître Lanouiller, son clerc, inscrivait rapidement les réponses.

Il est inutile pour nous de reproduire le récit que Joseph et Pierre firent de ce meurtre.

Seulement, quand ils eurent terminé leurs dépositions, un événement se produisit qui causa une grande surprise à tout le monde, excepté à Lanouiller.

On heurta à la porte du cabinet du juge et lorsque le greffier ouvrit, on lui remit un pli cacheté, que l'on venait de recevoir d'une main inconnue. Cette missive portait le nom du sieur Varin, sub-délégué de monsieur l'Intendant.

On comprendra facilement la stupéfaction de cet homme, en y lisant une accusation directe d'assassinat contre les sieurs Louis-Joseph de la Vérendrie et Pierre de Noyelles.

C'était bien cela ; on accusait ces deux messieurs d'avoir tué le sauvage Mandane.

Le juge ne pouvait en croire ses yeux, et il

relut le court billet devant lui. Les termes ne pouvaient être plus précis. On y donnait même un mobile.

—Messieurs, dit le juge, aux deux jeunes gens; je viens de recevoir cette lettre, laquelle, il est vrai, est anonyme. Je vais vous étonner certainement en vous apprenant qu'on vous y accuse d'être les auteurs du forfait de la nuit dernière.

Pierre et Joseph eurent un geste d'horreur et allaient protester énergiquement contre une accusation aussi infâme, mais le magistrat leur imposa silence d'un signe de la main.

Il continua :

—Je me hâte de vous dire que je n'en crois pas un mot. Votre réputation est trop bien connue pour que je vous soupçonne un seul instant; sans compter que vous avez des témoins dans la personne de vos serviteurs pour établir votre présence chez M. de Longueuil et votre départ de la belle fête de notre gouverneur, pour rentrer chez vous... mais... (et le juge hésita un peu) mais... voici qu'on vous prêterait un mobile pour ce crime, d'après cette lettre... et je suis sûr que vous devez être curieux de savoir lequel ?...

—Oui, nous sommes très curieux de le connaître, dit Pierre.

—On y dit : le vol d'un secret important.

Et regardant de nouveau le document sans signature, il lut lentement :

“MM. de la Vérendrie et de Noyelles ont lâchement assassiné le pauvre vieillard indien pour s'emparer d'un secret que renfermait une amulette que le sauvage portait suspendue à son cou. Cette chose représentait un aigle noir. Ce secret indique l'emplacement d'une mine d'or, d'une richesse fabuleuse”.

—C'est tout, fit le sub-délégué, en fixant attentivement ses auditeurs. Qu'en pensez-vous ?

Les deux amis se regardaient surpris.

—Monsieur le juge, dit Joseph, s'avancant d'un pas vers ce fonctionnaire; cette lettre est une infâme machination. Au sujet de cette amulette dont on fait mention, voici ce que j'ai à dire : Après avoir recueilli sur le sol, le sauvage presque inanimé et l'avoir porté dans l'auberge voisine, il revint à la vie. Je connaissais le vieillard de longue date et quand il me reconnut près de lui, il en fut bien aise. Il comprenait que ses heures étaient comptées, et, je suppose, me trouvant alors la personne auprès de lui qu'il

aimait le plus ici, il voulut me léguer un supposé secret que cachait une amulette.

Ce talisman qu'il gardait précieusement en souvenir d'un frère aimé, chef comme lui dans la nation des Mandanes, m'a été donné par le mourant.

Personne ne faisait attention au clerc du juge qui écoutait fiévreusement les paroles de Joseph. Si on l'eut regardé, on aurait certainement remarqué son agitation.

—Brossard ne mentait pas, se disait intérieurement Lanouiller.

—Chez moi, en présence de M. de Noyelles, nous avons réussi à ouvrir l'amulette, et...

—Et vous avez trouvé ?... interrompit le juge, profondément intéressé.

Il répugnait à M. de la Vérendrie de dire un mensonge, mais il ne voulait pas non plus livrer son secret.

L'interruption du juge vint fort à propos pour lui permettre de chercher un biais, une réponse équivoque, laquelle ne blessant pas sa conscience, lui fournirait un moyen de se tirer d'affaire heureusement.

Mais il n'eut pas ce trouble.

De Noyelles n'avait pas le même scrupule que Joseph.

A la question : “Et vous avez trouvé ?” il s'empressa de répondre :

—Rien ! Evidemment, monsieur le sub-délégué, le pauvre cuivré divaguait, car nous en sommes quittes pour nos frais.

Le fonctionnaire eut l'air désappointé. Tout en croyant à la parfaite innocence des deux hommes sur la question du meurtre, il n'était pas sans ajouter foi à la lettre anonyme pour ce qui touchait à l'amulette.

D'abord, au commencement de son témoignage, M. de la Vérendrie avait passé sous silence le secret du Bison; venait ensuite la lettre mystérieuse, et tout se déclarait, hors l'existence du secret.

M. de la Vérendrie avait donc intérêt à se taire.

Et une mine d'or !... d'une richesse fabuleuse !... comme le disait le billet.

—Bigre ! pensait le magistrat; si je pouvais mettre la main sur ce secret !... mais à présent, il n'y a rien à faire !... je vais les congédier, et puis, je les ferai espionner !... Plus tard, nous verrons.

—Messieurs, reprit-il, à haute voix; je vous remercie beaucoup des renseignements que vous avez donnés à la justice. Je vais m'occuper avec zèle de votre affaire, — il

était sincère, — et je ne désespère pas de découvrir le coupable.

Voyant que le juge n'avait plus besoin d'eux, les jeunes gens prirent congé de lui, mais Joseph, se ravisant soudain se tourna vers le magistrat.

— Monsieur Varin, dit-il; je pense que si vous pouviez mettre la main sur l'auteur de l'écrit anonyme vous auriez trouvé l'assassin de l'ancien chef des Mandanes.

— Frappé par ces mots, le juge murmura :

— En effet !... cela se pourrait... je vais y réfléchir !...

C'est Lanouiller qui n'était pas de bonne humeur.

— Diable ! se disait-il; nous ne sommes guère plus avancé ! Brossard a fait de la besogne inutile, laquelle lui attirera peut-être plus d'ennui que de bien !... Mais, tout de même, son idée était ingénieuse pour forcer le secret des deux gentilshommes.

— Lanouiller !

— Monsieur le juge ?

— Crois-tu qu'il n'y avait rien dans l'amulette de l'Aigle-Noir ?

— Je crois tout le contraire.

— Mais alors ?

— On a dépouillé l'amulette de son contenu, que l'on cache avec soin.

— Une mine d'or !... d'une richesse fabuleuse !... murmura Varin. Je pourrais retourner en France et relever mon castel en ruines... et y couler d'heureux jours !... Haussant la voix, il dit : — Je serais curieux de savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire.

C'était énoncé avec intention, on le comprend.

— Il y aurait peut-être moyen de satisfaire le désir de monsieur, dit Lanouiller.

— Dis-tu vrai ?... Tu sais, c'est simplement par curiosité et je ne veux être mêlé à rien...

— Ne craignez pas, je vais essayer de vous faire ce léger plaisir sans nuire à personne.

— Bon ! tu es un brave garçon, Lanouiller !

Le juge était dans les bonnes grâces de Bigot, cet être aux sentiments si pernicieux pour le bien de la colonie, et qui semble avoir inculqué ses vices à ses subordonnés, dès son arrivée au Canada. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si nous voyons Varin si avide de gain.

— Tout de même, se disait son clerc; c'est une curiosité singulière qu'a monsieur le juge; mais si je mets la main sur le secret de

l'amulette, la curiosité du juge ne sera pas de longtemps satisfaite !... Ah ! que ne ferait-on pas pour ce vil métal ! Allons trouver Brossard, qui doit sécher d'impatience de connaître ce qui s'est passé.

VII

EN ROUTE POUR LE NORD-OUEST

On comprendra facilement toutes les réflexions qui se présentèrent à l'esprit des deux amis quand ils s'en retournèrent après leur entrevue avec le juge. Cette lettre mystérieuse les occupait entièrement.

— Elle est de l'auteur du crime, sans doute, disait Joseph.

— Je le crois, répondait Pierre. Quel être sait quelque chose du secret de l'amulette, sinon l'assassin ?

— Il me souvient, reprenait Joseph, que le Bison au milieu de ses confidences, s'arrêta, prêtant l'oreille à un bruit imperceptible pour nous, dont l'ouïe n'est pas aussi exercée, disant que son ennemi était dans la pièce voisine... T'en souvient-il ?...

— Oui, et je crois que si nous avons examiné toute la maison, nous aurions peut-être trouvé le coupable...

— Que nous a dit le sauvage mourant ? demanda de Noyelles; d'avoir à nous méfier d'un... d'un ?...

— Arrête, dit Joseph; c'est un drôle de nom, comme les indiens seuls savent en donner, dans leur langage figuré... c'est... L'Oeil-Croche !

— Eh bien ! ne serait-ce pas là un indice ?... Vague, si tu veux, mais c'est toujours quelque chose !

— Oui, c'est quelque chose, quoique bien peu !... Par Oeil-Croche, le vieux Mandane a voulu dire : Louche ! et les personnes qui louchent, tout en n'étant pas très répandues dans la colonie se voient assez souvent pour que cette piste soit difficile à relever.

— Qui sait ? dit Pierre. Oeil-Croche ne signifie qu'un oeil affecté par le strabisme, et c'est plus rare que deux. Dans tous les cas, il faudra d'abord étudier nos cartes et les brûler, et cela aussitôt que possible. De la sorte notre secret ne pourra pas tomber entre des mains étrangères.

Joseph approuva ce propos.

Mais un événement triste et douloureux vint, à quelques jours de là, changer tout à fait le courant des idées du pauvre garçon, ainsi que de son parent, Pierre de Noyelles.

Le père de M. Joseph de la Vérendrie; celui qui, avec une indomptable énergie et au sein de difficultés et de dangers sans nombre avait ouvert l'Ouest-Canadien au flambeau de la civilisation, rendait l'âme le 6 décembre, 1749, après quelques jours de maladie. M. Pierre Gauthier de la Vérendrie avait alors soixante-quatre ans révolus. Malgré cet âge qu'il portait allègrement; malgré toutes les fatigues endurées dans ses voyages, sans compter les misères et les dégoûts dont ses envieux et ses ennemis n'avaient cessé de l'abreuver; malgré le peu de profits financiers qu'il en avait retiré, l'intrépide Canadien, une semaine avant son trépas, travaillait encore à organiser une nouvelle expédition pour l'Ouest.

“De la Vérendrie, le pauvre grand découvreur du Nord-Ouest, fut l'une des gloires les plus rayonnantes du Canada” a écrit l'une de nos plus belles plumes de romancier, muette maintenant, et une autre, celle d'un historien, le glorifie par ces mots: “Deux figures se détachent au-dessus de toutes les autres dans la galerie des personnages que l'histoire nous présente comme les fondateurs du Canada: Samuel de Champlain et de la Vérendrie... le second arrivé sur la scène un siècle plus tard découvrit et fonda le Nord-Ouest. L'oeuvre de chacun d'eux a été définitive en ce sens qu'elle n'a pas été interrompue par leur mort. Une fois leurs travaux accomplis ils se sont couchés dans la tombe heureux et triomphants (1).” Comme l'illustre fondateur de Québec, Gauthier de la Vérendrie ambitionnait de découvrir de nouvelles contrées pour les livrer à la civilisation et y faire rayonner le flambeau de la Foi.

Joseph prévint aussitôt son frère aîné, François de la Vérendrie de la mort de leur père.

François reçut la triste nouvelle à Michilimakinac où il s'occupait de l'achat des approvisionnements des forts. Craignant d'être supplanté par les ambitieux dans les postes de l'Ouest il se rendit en toute hâte à Montréal afin d'y faire valoir ses droits à la succession de son père. Mais tout avait été réglé autrement. Vers le milieu du mois de février 1750, le sieur Le Gardeur de Saint-Pierre avait été nommé en remplacement du père de Joseph pour le voyage projeté.

Quand les deux jeunes gens se présentèrent à M. de Saint-Pierre, ils n'en furent

pas bien reçus, et celui-ci ne voulut prendre avec lui que M. de Noyelles.

Cela ne faisait point le compte des deux amis.

François de la Vérendrie avait usé de tous les moyens pour obtenir la direction de l'expédition, mais n'avait pu y réussir. On voulait garder à Montréal les trois fils de la Vérendrie, pendant que de Saint-Pierre serait là-bas dans l'Ouest.

La saison s'avancait. François devait s'occuper des vivres et provisions et d'aller comme à l'ordinaire au rendez-vous marqué de ses engagés pour leur sauver la vie en les ravitaillant et recevoir les retours en pelleteries, sujets sans cette précaution à être pillés et abandonnés. Ce fut à grand'peine qu'il obtint la permission d'aller au-devant de ses gens, malgré M. de Saint-Pierre, et, seulement à des conditions et restrictions faites pour les derniers voyageurs. A peine François et Joseph étaient-ils partis que M. de Saint-Pierre se plaignit que ce départ avant le sien lui ferait un tort de plus de dix mille francs, et il accusa messieurs de la Vérendrie d'avoir chargé leur canot au-delà de la permission accordée. C'était une accusation fautive, faite pour nuire aux de la Vérendrie. On envoya à leur poursuite, mais François et son frère prirent une route plus courte, c'est à dire par le nord de Toronto et devancèrent les autres Français à Michilimakinac. M. de Noyelles se trouvait avec ces derniers.

Chaque printemps un nombre considérable de canots d'écorce partaient de Ville-Marie pour l'Ouest allant faire la traite des pelleteries avec les sauvages, mais il n'y avait eu jamais autant de monde sur la plage ou sur les quais de la ville pour voir partir ces immenses flottilles que le 5 juin, 1750, à l'occasion du départ de M. de Saint-Pierre et de ses gens, comprenant une compagnie des troupes de la marine, dont il était le capitaine.

Tout Montréal était sorti; et, au bruit des acclamations de la foule les canots d'écorce s'élancèrent gaiement.

L'embarcation que montait M. de Noyelles était d'environ trente-quatre pieds de long, de trois pieds de profondeur et cinq de largeur; elle portait une charge de la pesanteur de deux tonneaux, et avait pour équipage huit hommes, tous hardis nageurs.

Le tiers de la cargaison de chaque embarcation figurait en vivres pour les voyageurs: maïs, farine, etc. De Montréal au lac des

(1) Joseph Marmette et Benjamin Sulte.

Bois il y avait plus de quatre-vingt-dix portages. Le Grand-Portage commençant à la rive ouest du lac Supérieur, de dix mille de long, durait quinze jours. Son nom était tiré du fait que sur ce faible parcours il y avait plus de quarante portages. Par la route de la rivière Outaouais ou Grande-Rivière il y avait moins de portages mais la voie était plus difficile et plus dangereuse. Le raccourci pris par les frères de la Vérérendrie leur sauvait beaucoup de chemin; de Toronto au lac Huron il y avait cent soixante milles avec seulement six ou sept portages.

Voici comment on voyageait sur nos lacs et nos rivières en ce temps-là : à tous les deux milles on arrêtait quelques minutes pour fumer, et quand on faisait un portage, c'est-à-dire quand la navigation était interrompue par un rapide ou une chute, il fallait atterrir, alléger le canot, et les hommes à terre ou dans l'eau, le remorquaient jusqu'à ce que le rapide fut passé; ou bien, on le portait sur les épaules jusqu'à l'endroit le plus rapproché d'où il était possible de continuer la route.

On n'arrêtait pas pour se faire sécher, mais on continuait sans relâche jusqu'à l'heure du repas ou du coucher, et quand il y avait un portage à faire il était désigné par le nombre de repos ou d'arrêts nécessaires pour le surmonter.

Tous ces détails intéressaient fort M. de Noyelles. Chaque jour lui présentait du nouveau.

Mais ce n'était là qu'un commencement et bien d'autres choses devaient l'étonner en chemin.

A la vue d'une croix tombale; quand un cours d'eau était franchi ou qu'un autre commençait, les voyageurs ôtaient leurs coiffures et se signaient, pendant qu'ils disaient une courte prière.

Ensuite, les avirons nageaient en cadence sous le rythme des beaux chanteurs de l'expédition.

On chantait :

*Dan mon chemin j'ai rencontré,
Trois cavaliers fort bien montés :
Lon, lon, laridon, deine,
Lon, lon, laridon, dai.*

Et tous reprenaient en chœur :

Lon, lon, etc.

Ou bien :

*Quand j'étais chez mon père (bis)
Petite et jeune étions,
Dondaine et don,
Petite et jeune étions,
Dondaine.*

Ou d'autres du même genre.

Tous ceux à bord qui pouvaient chanter, le faisaient avec un vif plaisir.

Et le chœur, un chœur formidable, puissant, réveillait gaiement les échos sonores d'alentours.

Le soir venu, le commandant ordonnait l'atterrissage. Le souper se prenait avec appétit; puis, les sentinelles placées, les autres personnes se livraient au repos.

Après un voyage de six semaines, sans alerte, sans rencontre fâcheuse, tout le monde arrivait le 12 juillet, à Michilimakinac, où les Français avaient un poste.

C'est à ce poste que M. de Saint-Pierre rejoignit les frères de la Vérérendrie; il offrit des excuses à François pour la conduite qu'il avait tenu envers lui. Il se dit bien fâché de ne pas les avoir dans son parti, et il leur en témoigna beaucoup de regrets.

Joseph crut le moment favorable pour parler, il en profita pour demander la permission de suivre son ami, M. de Noyelles; ce à quoi M. de Saint-Pierre consentit sur le champ.

Ayant pris un repos de trois semaines, ils partirent tous pour le Sault Sainte-Marie.

En arrivant à cet endroit, ils rencontrèrent des gens d'en haut retournant à Montréal. Ces hommes étaient partis de bonne heure au printemps et revenaient leurs canots lourdement chargés de riches pelleteries. Les canotiers de la troupe de M. de Saint-Pierre, en les apercevant, les saluèrent des cris de : "Bonjour ! Comment ça va les mangeurs de lard ?"

Ceux que l'on apostrophaient ainsi, répliquèrent sur le même ton : "Eh ! mais pas trop mal, mangeurs de suif et de blé d'inde !"

Les voyageurs qui montaient — c'était le terme employé lorsqu'on se rendait dans les pays du Nord-ouest — que pour faire le convoi des fourrures, demandaient une meilleure nourriture que leurs confrères qui s'engageaient pour aller faire la traite ou toute expédition de longue haleine, etc., et on leur

donnait du lard, d'où leur était adressé par dérision l'épithète de "mangeurs de lard". (1)

Les Français firent au Sault une halte de quelques heures tout au plus, puis ils entrèrent dans le lac Supérieur dont ils cotoyèrent la rive sud jusqu'à la rivière au Pigeon, vis à vis l'extrémité sud de l'île Royale.

Le lendemain, ils quittaient ce lieu pour le fort Saint-Pierre, au lac la Pluie, le premier établissement des postes de l'Ouest.

Le plus difficile du voyage commençait et il fallait une pratique bien formée pour en connaître tous les chemins.

Du lac Supérieur au fort Saint-Pierre la distance est de deux-cent-cinquante milles environ, mais il y avait des portages à faire, tantôt du côté nord, tantôt du côté sud de la rivière.

Aussitôt arrivé à ce premier poste, M. de Saint-Pierre convoqua en assemblée, tous les sauvages des environs, et, dans une harangue bien tournée leur fit grandement valoir la bonté que le roi son maître avait de les faire visiter et de pourvoir à tous leurs besoins.

Il fut écouté religieusement, mais quand il cessa de parler, les sauvages, selon leur habitude, lui demandèrent des présents, qu'il n'accorda qu'en partie, car il n'y avait pas moyen de les satisfaire.

De Noyelles, émerveillé de tout ce qu'il voyait, ne s'étant jamais aventuré aussi loin de Ville-Marie, avait souvent recours aux lumières de M. de la Vérendrie pour des explications qui lui étaient très intéressantes et très instructives.

Le commandant représenta à ces nations combien M. le général, c'est-à-dire le gouverneur, leur père, était peiné relativement à la guerre qu'ils ne cessaient de faire aux Sioux; que s'ils voulaient donner des preuves de leur soumission et de l'obéissance qu'ils devaient à un bon père, il fallait qu'ils discontinuassent d'aller en guerre contre les Sioux, Sakis, Puants et Renards, qui n'étaient pas moins chers qu'eux à Ononchio; que pour concilier leurs esprits, leur père avait détaché M. Marin chez les Sioux et autres nations pour les porter également à la paix et à la plus parfaite union.

Il leur signifia en même temps que si, malgré ces défences, ils persistaient à faire cette guerre, ils les mettraient, comme par le passé, dans la dure nécessité de les priver des secours que les Français introduisaient

chez eux avec beaucoup de peine et de frais. Il ajouta qu'ils ne pouvaient pas raisonnablement oublier combien était affreuse leur misère avant qu'ils eussent les Français chez eux.

La réponse des sauvages lui plut, surtout celle des deux chefs les plus considérés; mais il n'osa compter entièrement sur leur parole, et il fit bien.

Ayant pris congé de ces gens, les Français continuèrent leur route par la rivière la Pluie et le lac des Bois au fort Saint-Charles, construit en 1732, par le Découvreur, Pierre de la Vérendrie, père de François et de Joseph. A cet endroit reposaient les restes de Jean-Baptiste de la Vérendrie, frère de Joseph, et du Père Aulneau, massacrés à sept lieux de ce fort, en 1736. Puis, par un chemin de l'Angle du Nord-ouest à la rivière Rouge et au fort de ce nom; ensuite, remontant le cours de l'Assiniboine jusqu'au fort la Reine (fondé en 1738 par M. de la Vérendrie) — où est aujourd'hui le Portage la Prairie — ils s'installèrent pour hiverner.

On apprit bientôt que les sauvages réunis au fort Saint-Pierre étaient partis en guerre, mais l'on était trop éloignés d'eux pour les en empêcher.

Le manque de vivres que l'on avait coutume de trouver au fort Saint-Charles ou au fort Maurepas (bâti en 1734 par Jean-Baptiste de la Vérendrie) à l'embouchure de la rivière Ouinipik, mit le capitaine dans l'absolue et indispensable obligation de dépêcher M. le chevalier de Niverville, enseigne des troupes détachées de la marine, à la rivière Paskoyac, — surnommée aujourd'hui : Le Pas — où, ne pouvant se rendre en canot, le chevalier fut obligé de cacher dans les bois une partie de ses vivres, et d'emporter l'autre partie avec lui sur des "tobagganes", — traîneaux sauvages.

Il n'est point de misère qu'il n'éprouvât durant la froide saison; n'ayant presque pas de vivres, il était exposé tous les jours, lui et sa troupe, à mourir de faim; ce qui les sauva de ce danger fut la maigre ressource pendant l'hiver, de quelques poissons. C'est ainsi qu'ils se soutinrent jusqu'au printemps, quand la pêche fut plus aisée et plus abondante.

Les deux amis, de la Vérendrie et de Noyelles, appartenaient à la troupe de M. de Niverville, et Pierre, en subissant ces dures privations, se disait souvent que tout n'est pas rose dans la vie d'un découvreur, et que, n'était la perspective dorée qu'il entrevoyait

(1) Le Can. Antiquarian, vol. III, p. 48, 1893. Montréal.

au loin, il aurait bientôt planté là l'expédition, et serait retourné à Ville-Marie.

Le capitaine de Saint-Pierre avait donné l'ordre à M. de Niverville d'aller établir un fort à trois cents lieues plus haut que celui de Paskoyac.

Le 29 mai, 1751, de Niverville fit donc partir dix hommes, en deux canots, pour remonter la rivière Paskoyac.

Ces embarcations étaient commandées par M. de la Vérendrie, qui avait pour lieutenant, M. de Noyelles.

M. de Niverville devait partir un mois plus tard pour les rejoindre aux Montagnes Rocheuses, mais la maladie le retint au fort Paskoyac.

Joseph et Pierre jubilaient, et, dans leur for intérieur remerciaient sincèrement la Divine Providence qui favorisait si visiblement leur projet. On leur donnait huit hommes bien armés, et deux canots chargés de vivres et de présents pour se rendre favorables les sauvages farouches qui barraient la route.

Enfin, on saurait donc ce qu'il y avait de vrai dans toute cette histoire du pauvre Bison !

C'est ce que pensaient les inséparables amis, au moment du départ de Paskoyac pour l'inconnu. C'est aussi le sentiment qui animait l'un des huit hommes donnés à Joseph.

Cet homme s'était attaché aux pas de Pierre, depuis Montréal, et ne l'avait jamais perdu de vue.

Le lecteur devine quel est ce personnage, qui porte sur un oeil un petit morceau de cuir, comme si cet oeil était malade.

Ajoutons que ce morceau de cuir avait été posé quelques jours avant le départ pour l'Ouest, à Ville-Marie, afin de cacher au regard observateur de M. de Noyelles, un oeil, un seul, qui louchait beaucoup, tandis que l'autre était bon.

C'était bien l'homme que le Bison voulait désigner par ce nom étrange de l'Oeil-Croche.

VIII

LES KINONGE-OUILINI

Les deux canots montés par les Français, après un voyage de dix à douze jours, atterrirent un matin sur la plage en face du fort à la Corne, érigé dans un voyage antérieur par l'un des fils de M. de la Vérendrie,

en l'honneur du chevalier de la Corne, brave capitaine qui s'était distingué dans plusieurs combats.

Ici, Joseph accorde une journée de repos à ses hommes qui, certes, en avaient bien besoin, après avoir nagé ou portagé rudement depuis le fort Paskoyac.

Cette courte halte ranima le personnel des canotiers et l'on continua avec plus de rapidité. Bientôt il fallut décider par laquelle des branches de la Saskatchewan on cheminerait.

Joseph avait déjà parcouru celle du sud, lorsqu'il accompagnait son père et il aurait peut-être préféré suivre ce chemin mieux connu, mais se rappelant que l'infortuné découvreur de la mine d'or avait trouvé son trésor au nord des sources de la branche sud, il opta pour la branche inconnue et inexploree.

Mais il fallait s'avancer dans l'intérieur avec plus de prudence, et le chef de la petite troupe, plus expérimenté, prit le devant. L'embarcation de Noyelles suivait de près. S'il y avait rencontre dangereuse ou attaque, Joseph pouvait plus tôt savoir quelle tactique adopter.

L'Oeil-Croche ou Brossard, nom sous lequel il était connu des neuf personnes, avait cherché en vain un plan qui offrirait quelques chances de succès pour dérober à Joseph, l'amulette et son contenu, mais ce dernier se gardait trop bien.

Ce n'est qu'en partant du fort Paskoyac que Brossard s'arrêta à une idée qui le fit sourire.

Aussitôt il s'adressa à de la Vérendrie et lui dit :

— Mon capitaine, l'étape que nous allons faire sera longue; je vous demanderai une petite faveur au moment de nous mettre en marche. Je voudrais avoir charge de la cuisine. Je n'en suis pas à mon premier voyage, et sans pouvoir vous arranger des fricassées comme en font les bons cuisiniers de Montréal, je vous apprêterai des mets auxquels vous ferez honneur.

— C'est bien, lui répondit-on; tu auras bientôt l'occasion de te distinguer et, si ta cuisine est goûtée de nos gens, rien ne t'empêchera d'avoir l'office que tu désires.

Au premier repas que prirent les Français, Brossard montra son talent culinaire et fut proclamé sur le champ cordon-bleu pour le reste de l'aventureux voyage.

Or, il y avait trois jours que les deux embarcations faites d'écorce de bouleau, s'avan-

gaient d'une bonne allure sur l'onde fugitive, quand on aperçut, au soleil couchant, des montagnes à l'horizon.

Serait-ce là, les Montagnes Rocheuses ? demandèrent quelques-uns.

—Non, répondit Brossard.

—Comment sais-tu cela ? interrogea Joseph, intéressé subitement ; aurais-tu déjà pénétré jusqu'aux Montagnes de Roches ?

Brossard vit qu'il avait parlé trop vite et qu'il éveillait la curiosité de son chef, ce qu'il devait éviter.

—Non, fit-il ; mais j'ai entendu dire que les Montagnes Rocheuses étaient aussi appelées Montagnes Brillantes, parce que, sous les feux du soleil, le quartz brille, et celles dont nous apercevons le sommet dans le lointain ne brillent pas du tout.

—Tu as dit vrai, avoua Joseph. Ce que nous voyons là-bas est la cime des monts Vermillons, et le chef sauvage qui nous a visités à Paskoyac en avait parlé à M. de Niverville.

—Là-dessus, on se disposa à la halte de la nuit.

Le lendemain on partit de bonne heure. On avait hâte d'atteindre les montagnes entrevues la veille. De leur sommet on pourrait observer la nature du pays à plusieurs milles à la ronde. On pourrait aussi s'assurer s'il y avait des villages indiens en avant.

Mais on avait beau nager ferme, on n'arrivait jamais, et les montagnes semblaient presque toujours aussi éloignées.

Au milieu du jour, de Noyelles dit à son ami :

—Dis donc ! nous n'avançons pas ! Est-ce que ces monts sont ensorcellés et reculent devant nous ?... Voyons, qu'y a-t-il ?

—Mon cher, prends patience, dit Joseph, en riant. Nous coucherons près des montagnes rouges ce soir ; ne sais-tu pas que l'oeil exercé ne peut mesurer avec justesse l'espace qui le sépare de tel ou tel point dans ces vastes étendues ?

Parfois un éclair de joie brillait dans l'oeil libre de Brossard, mais il faisait bien attention qu'on ne le vit pas.

Il allait enfin mettre son projet à exécution et tenter de s'emparer de l'objet si ardemment convoité.

Bientôt la nuit couvre la nature de son manteau sombre. De la Vérendrie place ses sentinelles autour du camp, au nombre de trois, et les sept autres hommes, sur un lit fait de branches de sapin, vont chercher dans

un sommeil un repos réparateur qui leur donnera, pour les fatigues du jour suivant, de nouvelles forces.

Deux de ces derniers, avant de dormir, veulent fumer une pipe de tabac, mais la journée a été trop dure, la fatigue est trop grande, et leurs yeux s'appesantissent.

—Couchons-nous, disent-ils ; cela vaudra mieux que de fumer.

Les sentinelles aussi sont lassées, et c'est avec peine qu'elles combattent le dieu Morphée, les invitant instamment à imiter leurs compagnons qui reposent si bien près d'eux.

Elles envient leur sort.

—Allons ! patience, et bientôt nous serons remplacées, se disent-elles mentalement.

Mais le sommeil se fait sentir plus impérieusement.

Et les trois hommes chargés de veiller à la sécurité du camp, se cachant les uns des autres, s'appuient chacun contre un gros arbre, et... s'endorment aussitôt.

Le feu du camp diminue graduellement.

Les ombres de la nuit se font plus épaisses ; on ne distingue que vaguement les soldats.

Le feu est presque éteint ; c'est alors que l'un des dormeurs se soulève lentement de sa couche et va raviver le foyer mourant.

Ensuite, se glissant doucement vers les gens endormis, il les pousse légèrement d'abord, puis les secoue rudement et les appelle par leurs noms ; mais personne ne répond.

Tous dorment profondément.

Le foyer se ranimant, jette sa clarté renaissante sur cette scène nocturne et permet de reconnaître l'homme dont le sommeil a fui les paupières, tandis que ses confrères ont comme du plomb dans la tête et les membres.

C'est Brossard dont un sourire de triomphe fait naître sur ses lèvres un rictus effrayant.

M. de la Vérendrie est enfin à sa merci ! Il va pouvoir le fouiller et lui enlever l'amulette ! Il en connaîtra le mystère ! Après, il saura bien la cacher et l'on ne pourra jamais soupçonner qui est le voleur.

Il jouit de son succès et le savoure.

—Dormez, mes chers amis, leur dit-il. Vous avez travaillé fort, ce dernier jour ; vous méritez de bien reposer.

Et il ricanait en continuant :

—Mes gars ! vous avez trop mangé ce soir ! cela appesantit la tête quand on prend un trop copieux repas à la fin du jour, et...

surtout quand on y mis certaines herbes qui aident à tenir les yeux bien clos.

—Maintenant, continua-t-il, le secret !... l'amulette !... Je brûle d'avoir le dernier mot de cette affaire...

Il s'approcha de M. de la Vérendrie, mais il s'arrêta tout à coup.

Il lui sembla entendre le bris d'une branche dans le fourré voisin. Il écouta attentivement; aucun bruit ne vint troubler le silence de la nuit.

—C'est peut-être une des sentinelles, dit Brossard; je n'y avais pas pensé.

Elevant la voix, il appela :

—Est-ce toi, Vanier ?

Pas de réponse.

—Est-ce toi, Saint-Laurent ?... Est-ce toi, Durant ?

Mais ses interrogations furent sans écho.

—Suis-je fou ? les sentinelles ne sont pas plus forts que les autres !... Tous ont mangé de mon ragoût aux fines herbes, et tous dorment !... Allons ! à l'œuvre !

Il se pencha sur M. de la Vérendrie pour visiter les poches de son habit.

Il s'arrêta épouvanté.

Un cri effroyable venait de résonner à son oreille et, en un clin d'oeil, il se vit terrassé et garrotté.

Ses compagnons eurent le même sort, mais le narcotique puissant continuait son oeuvre, et nul ne s'éveilla alors.

Ce que voyant, les sauvages, qui s'étaient emparés des Français, surpris de ce fait, s'adressèrent à Brossard, qui se croyait sur le point d'être massacré et ne savait à quel saint se vouer. Il eut voulu en invoquer quelques-uns, mais ne se rappelait plus comment le faire. A Dieu, il se serait bien recommandé ! Hélas ! toute sa vie passée à faire le mal se dressait terrible, devant lui.

Les sauvages étaient environ une vingtaine. Leur chef s'approcha de Brossard et lui parla, mais ce misérable ne put répondre. La terreur paralysait sa langue. Au même instant un sauvage avait voulu faire un festin du restant du souper des blancs, mais son palais reconnut bien vite la substance étrangère qui y avait été mêlée pour causer l'assoupissement des sens et le sommeil léthargique dont les Français étaient victimes.

Il vint aussitôt annoncer sa découverte à son chef.

Celui-ci ayant vu Brossard penché au-dessus de Joseph endormi, comprit tout de suite qu'il avait affaire à un voleur, et le fit surveiller plus étroitement.

Les sauvages firent ensuite un grand feu, afin de mieux voir, et comptèrent leur butin.

Enfin, à la pointe du jour, ils allèrent chercher leurs canots cachés près de là, la veille, et les mirent à l'eau après y avoir placé les soldats toujours sous l'influence du narcotique, et ils remontèrent la rivière tous ensemble.

Trois heures plus tard, les peaux-rouges arrivaient à leur village et jetaient dans une grande cabane, les blancs toujours garrottés, puis ils s'assemblèrent en conseil pour délibérer sur ce qu'il conviendrait de faire des visages pâles.

Pendant qu'ils délibèrent et discutent sur le sort des Français, voyons ce que font ceux-ci.

IX

L'AIGLE-NOIR

Pendant que le conseil des sauvages décidait de la vie des dix Français, l'effet du narcotique administré par Brossard se dissipait, et ces braves gens reprenaient leurs sens.

Comment décrire leur stupéfaction lorsqu'ils se reconnurent prisonniers des sauvages ?

Pour mettre un peu d'ordre dans ses idées encore vagues, Joseph voulut avoir des sentinelles, les détails au sujet de leur capture.

Que pouvaient-elles dire ?

Elles avouèrent honteuses et confuses, que le sommeil, mais un sommeil irrésistible s'était emparé d'elles, et que c'était tout ce qu'elles savaient.

Il questionna ses autres hommes qui affirmèrent avoir éprouvé le même besoin impérieux de dormir. Brossard dit comme ses compagnons.

De la Vérendrie ne savait d'abord que penser. Comme ce n'était qu'après le souper que cet engourdissement de ses hommes avait eu lieu, il conçut un soupçon contre son cuisinier. Une seule chose paraissait vraisemblable : le souper devait contenir une substance de nature à produire le sommeil.

Dans quel but ?

Il ne pouvait s'imaginer que le secret de l'amulette fut connu d'un tiers, et il attribua un autre motif à l'action de Brossard. Un vol vulgaire, probablement.

Il se promit de le surveiller.

Il en était là de ses réflexions quand la

porte de la hutte s'ouvrit; un chef sauvage entra, promenant ses regards sur chacun des prisonniers. Il vit aux vêtements de Joseph et de Pierre que ces deux-là étaient d'un rang supérieur, et il leur parla, mais Joseph qui ne connaissait que quelques idiomes de l'ouest ne comprit pas les paroles du chef. Il branla la tête et souleva les épaules pour signifier qu'il n'entendait rien de ce qu'il lui disait.

Le sauvage employa un autre langage, celui des Mandanés, que Joseph connaissait bien.

Il lui fut donc facile de répondre.

Il apprit qu'ils étaient au pouvoir de la vaillante nation des Kinongé-Ouilini.

De la Vérendrie en éprouva un serrement de cœur. Les Kinongé-Ouilini avaient la réputation d'être féroces, cruels et sanguinaires.

— Quel est votre intention à notre égard ? demanda-t-il.

— Vous l'apprendrez aujourd'hui, dit le chef, en se retirant.

La séance au conseil n'avait pas été longue ni orageuse. D'un commun accord il fut décidé que les étrangers périraient. Si on les laissait vivre et continuer leur chemin, plus tard, ne reviendraient-ils pas plus puissants ? Il valait mieux les anéantir à présent ; n'avoir rien à craindre de ce côté.

Telles étaient les idées des sauvages.

Les blancs devaient donc mourir.

Quand les rayons du soleil furent un peu moins ardents, c'est à dire vers les trois heures de l'après-midi, ces Kinongé-Ouilini vinrent chercher leurs captifs pour les amener sur leur place publique ; large carré de terrain qu'entourait la cabane du conseil et les ouigouames des chefs de la bourgade.

Presque tous les sauvages étaient réunis là, attendant les Français, avec lesquels on avait songé à s'amuser, avant de les tuer.

Chaque fois que des guerriers amènent des prisonniers à leur village, ils ont l'usage de les faire passer par les baguettes avant d'entrer dans l'enceinte palissadée de la bourgade.

Comme les blancs pour une cause connue, n'étaient pas en état de passer par les baguettes à leur arrivée, on avait remis à quelques heures plus tard cette cérémonie.

Les sauvages ont dû apprendre ce jeu des matelots : car dans la marine la peine de la bouline est très ancienne, et ressemble assez au jeu des baguettes pour être la même chose sous deux différents noms. Dans la marine,

ce châtement était infligé pour vol d'une valeur de moins de cinquante livres ; absence au poste dans un combat par poltronnerie, ou autre délits. Pas plus de trente marins armés de garcettes ne pouvaient former la haie double à travers laquelle le coupable passait. Au passage les coups pleuvaient. Franchir cette haie une fois s'appelait une course, et trois courses étaient le plus que l'on put infliger à un homme, d'une même haleine. Cette peine de la bouline a été abolie en 1848.

Les guerriers indiens étaient disposés en deux longues rangées, laissant entre eux un vide où devait s'engager la personne à torturer. Chaque peau-rouge tenait en mains une hart ou deux avec lesquelles il fouettait l'air. Les sifflements que produisaient ces harts les ravissaient et ils attendaient joyeux le passage de la victime.

Brossard fut choisi le premier pour satisfaire à l'amusement barbare de la tribu. On le dépouilla de ses vêtements, puis on le poussa entre les deux haies terribles.

Aussitôt les branches d'osier, souples et flexibles, s'abattirent sur ses épaules, sur son corps, laissant des traces livides de leurs caresses brûlantes.

Brossard hurlant de douleur voulut biaiser à travers les rangs des Kinongé-Ouilini, mais ils le repoussèrent et frappèrent plus fort. Alors, il se lança à tête perdue dans la haie, faisant mille gambades et sauts de côté pour éviter les coups. Et les sauvages riaient de le voir tant se démener ! Il y en avait qui en pleuraient de rire, ma foi !

Beaucoup demandèrent de le faire passer de nouveau, il était si amusant, mais le maître de cérémonie, le chef qui avait visité les prisonniers dans la hutte, déclara que les visages pâles auraient chacun leur tour, qu'ils en verraient probablement de plus comiques que le premier.

De Noyelles était furieux.

— Ah ! les bandits !... les démons ! disait-il ; si j'ai jamais la chance de leur retourner le compliment, ils n'y perdront pas !

De la Vérendrie, calme au milieu de la scène, attendait héroïquement le bon plaisir de la meute humaine.

Un des soldats eut la seconde place. C'était un brave celui-là, qui avait frisé la mort de près bien souvent, quand il avait fait la traite, qu'il chassait le bison et l'ours dans les vastes régions de l'ouest. Le visage impassible, il vint aux rangées des Kinongé-

Ouilini, et se tournant vers ses amis, leur dit en souriant, sans forfanterie :

—Regardez-moi; c'est comme ça qu'il faut y aller !

Et prenant son courage à deux mains, il bondit dans l'allée douloureuse, où les coups lui tombèrent dru sur le corps, mais il en sortit sans avoir proféré une plainte ou un gémissement.

Les bourreaux étaient dans l'admiration et se disaient :

—Celui-là est un vaillant !

Mais un mouvement se fit parmi eux et ils agitèrent nerveusement leurs fouets, cinglant le vide, pour s'assurer qu'ils n'avaient pas perdu de leur flexibilité.

Les deux acolytes du maître de cérémonie venaient de s'emparer de Joseph, le capitaine de la petite troupe, et le dépouillaient de ses habits.

On le lançait le troisième.

Les sauvages avaient hâte de voir si le chef des blancs serait bien brave.

En enlevant la chemise du chevalier, et mettant à nu sa poitrine, le chef des Kinongé-Ouilini eut un cri de surprise, en apercevant un objet noir suspendu au cou du visage pâle.

C'était l'amulette léguée par le Bison, que Joseph portait sur sa poitrine depuis le départ de Ville-Marie, et qui causait cette exclamation.

Un cercle de curieux se forma instantanément autour d'eux.

Le chef parlait maintenant avec volubilité à ceux qui l'entouraient.

Que disait-il ?

Joseph eut bien voulu le savoir, mais les paroles du sauvage étaient incompréhensibles pour lui, le chef s'exprimant en Kinongé-Ouilini.

Néanmoins, il fut bientôt évident qu'un sentiment favorable naissait subitement dans la tribu à leur égard.

Le supplice des baguettes ne se continua pas et l'on ramena les Français à leur prison.

Quand ils furent seuls, chacun voulut contempler l'amulette qui les sauvait, la plupart d'entre eux, d'une course à la bouline.

—Capitaine, demandait-on à Joseph; cet objet doit avoir une histoire : si vous la connaissez, dites-là nous, s'il vous plaît ! Car, c'est sans doute ce talisman qui nous a valu un répit que nous pourrions tourner à notre avantage.

De la Vérendrie se rendit partiellement à leur désir, et leur raconta le drame du Bison

à Montréal, mais il eut soin de ne faire aucune mention du secret.

—Une idée m'est venue, dit Joseph à ses gens; je crois que le chef a connu le frère, ou qu'il est peut-être le frère du Bison, et qu'il a été étonné de me voir ce talisman au cou.

Comme il parlait, ce personnage, accompagné d'autres chefs, entra, alla à Joseph et lui dit en Mandane :

—Homme au visage pâle, je viens apprendre de ta bouche comment il se fait que tu possèdes l'amulette que tu portes sur toi ?

—En quoi ceci peut-il intéresser le grand chef des Kinongé-Ouilini ? demanda Joseph.

—Que le guerrier blanc réponde d'abord.

—Eh bien ! cet objet qui excite vivement ta curiosité m'a été donné par un ami à moi, chef de la tribu des Mandanes, que j'ai trouvé un soir gisant sur le sol, dans une grande bourgade de ma nation. Il venait de tomber sous le couteau d'un assassin qui le voulait voler.

—Comment se nommait le Mandane ?

—Le Bison.

Le chef inclina un peu la tête et murmura deux mots que l'oreille de Joseph put saisir :

—Pauvre frère !

Deux larmes s'échappèrent des yeux du sauvage malgré son stoïcisme.

—Le visage pâle voudrait-il raconter ce qu'il sait du Bison ?

—Es-tu son frère, l'Aigle-Noir ?

—Oui. Si tu connaissais bien le Bison, il a dû te confier que ce talisman a été fait par moi et échangé avec lui à la suite d'une folle ambition de ma part !... De la dignité que je convoitais, j'ai joui à peine l'espace de cinq fois dix lunes, après la disparition de mon frère. Un jour, je fus fait prisonnier par un parti de Kinongé-Ouilini et conduit ici. Tu connais l'habitude des peaux-rouges ? J'allais être attaché au poteau de torture, quand la fille de l'un des chefs me réclama, — c'était son privilège, — et m'adopta pour partager son ouigouame. C'est ainsi que j'obtins la vie. Avec le temps je suis parvenu au poste de chef de ce village, qui compte cinq cents guerriers.

L'Aigle-Noir se leva alors pour prendre congé des Français. En passant à côté de Joseph, il lui glissa ces mots :

—Veillez, cette nuit !

Dès que l'Aigle-Noir et ses confrères furent dehors, Joseph ranima ses hommes et leur communiqua les bonnes paroles du chef.

Il n'y avait pas à craindre que les Français s'endormissent, cette fois ! Seulement, pour tromper leur gardien, qui mettait le nez dans la porte de temps en temps, ils simulèrent un profond sommeil.

Au milieu de la nuit, ils entendirent un bruissement. La porte de leur cabane s'ouvrit silencieusement, et, une forme indistincte se coula à l'intérieur.

L'Aigle-Noir revenait selon qu'il l'avait promis. Il s'approcha de la Vérendrie et lui souffla quelques mots à l'oreille.

— Visage pâle, lui dit-il ; en souvenir de ce que tu as fait pour mon frère, l'Aigle-Noir vient vous libérer, mais il faut agir prudemment. Je veux vous sauver, mais si mon projet était connu ou soupçonné l'on aurait soin de l'entraver. Je vais commencer par couper vos liens, puis, nous sortirons d'ici et vous vous jetterez sur le gardien ; vous devrez l'empêcher de crier, le bâillonner et le jeter ici, à votre place, et je vous conduirai à la rivière, dont nous habitons les rives. Montés dans vos canots encore chargés de leur cargaison, vous continuerez votre voyage et je protégerai votre fuite.

Et l'Aigle-Noir, d'un geste rapide, tranchait à chacun les liens qui paralysaient leurs membres.

Le projet d'évasion du chef sauvage s'accomplit heureusement, et ce fut avec des sensations indéfinissables de gratitude envers Dieu, que nos amis s'éloignèrent à la hâte de ce lieu qu'ils croyaient devoir être si funeste à leur projet.

Ils nagèrent toute la nuit et le jour suivant, et ce ne fut que lorsque la fatigue s'empara d'eux complètement qu'ils voulurent atterrir et se reposer, tant ils avaient redouté de tomber au pouvoir des barbares qu'ils venaient de quitter.

Dès lors, les Français se gardèrent mieux, mais ce fut la seule épreuve que Dieu leur envoya avant d'atteindre les Montagnes Rocheuses.

Si le lecteur consulte une carte moderne du Nord-Ouest, en partant de l'embouchure de la rivière Saskatchewan, il verra un endroit où se lit : "*Rocky Mountain House*".

A l'automne de 1751, c'est là que débarquèrent les dix hommes partis du fort Paskoyac, le 29 mai précédent.

Le site sur le côté nord de la rivière était bien favorable pour l'emplacement d'un poste militaire. La rivière faisait là un coude, et, le terrain figurait un vaste plateau. Aussi,

M. de la Vérendrie jugea-t-il la place excellente pour la construction d'un fort.

Tout le monde se mit à l'oeuvre avec ardeur et, en peu de temps, on y établit un poste fortifié qui reçut le nom du gouverneur de la Nouvelle-France : La Jonquière !

X

UNE TRAHISON

Du fort La Jonquière, par une journée ensoleillée, l'oeil humain apercevait, bien loin, au sud-ouest, les Montagnes Rocheuses. Un peu plus au nord, la rivière de la Saskatchewan, comme un ruban argenté flottant au gré de la brise, s'arrondissait et se déroulait à travers le pays, en de capricieux méandres.

Ce cours d'eau prenait certainement sa source dans les monts perdus à l'horizon.

La construction du fort avait occupé, pendant trois semaines la petite bande courageuse et, lorsque tout fut terminé, de la Vérendrie attendit M. de Niverville qui, au fort Paskoyac, lui avait promis de le suivre à un mois de distance.

Deux jours après que les travaux de construction du poste furent complétés, Brazeau, homme brave et d'expérience à la rude vie des bois, s'approcha de son premier officier et lui dit :

— Mon capitaine, maintenant que nous n'avons plus rien à faire, nous permettriez-vous à quelques-uns d'entre nous d'explorer les alentours et de rapporter du gibier, s'il en vient à la portée de nos fusils, et que nous l'abattions ?... Ce serait une récréation qui nous ferait grand bien.

Joseph acquiesça et voulut même conduire les chasseurs.

Il avait son dessein, dont nous nous doutons bien. En chassant et explorant le pays voisin, il découvrirait probablement la mine d'or mentionnée dans les papiers secrets, légués par le Bison mourant.

A cet effet, il choisit trois de ses hommes, des plus sûrs, fidèles, et résolu de partir le lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre parce qu'il voulait être au fort quand M. de Niverville arriverait.

Il confia la charge du poste à M. de Noyelles et lui recommanda de faire bonne garde.

— Tu n'es pas assez expérimenté pour te mesurer avec les rusés peaux-rouges, lui dit-il, en partant. Ne leur donne pas accès au fort durant mon absence. Contente-toi de communiquer avec ceux qui viendront, — s'il

en vient, — du haut de l'enceinte de nos fortifications. Je te laisse Brossard qui s'entend un peu à baragouiner le Kristinot et quelques autres idiômes; il te servira d'interprète.

De la Vérendrie partit le matin de bonne heure, dans une des embarcations qui avaient servi jusque-là.

L'après-midi du même jour, sur la rive sud, vis-à-vis le fort, apparut une grosse troupe de guerriers sauvages.

Ils semblaient étonnés à la vue de cette construction au-dessus de laquelle flottait le drapeau blanc aux fleurs de lis de France.

Bientôt un détachement de ces guerriers ayant trouvé un gué, traversa et vint parler jusqu'à la porte du fort.

De Noyelles eut recours à Brossard comme interprète. Il apprit que les sauvages qu'il voyait étaient des Assinibouëls qui désiraient fumer avec lui le calumet de l'amitié.

Pierre leur fit répondre par Brossard qu'il recevrait les chefs seulement, mais ce n'est pas ce que transmet l'interprète fourbe. Que dit-il aux sauvages? Nous le saurons dans les lignes suivantes.

Néanmoins, les étrangers se retirèrent, et Brossard annonça à de Noyelles que les chefs viendraient le matin du jour suivant, pour faire échange de promesses amicales.

Le soir, Pierre, qui n'avait que cinq hommes avec lui, songea à faire bon guet durant la nuit, pour empêcher toute surprise de la part des démons cuivrés de la rive opposée, qui pourraient bien avoir l'envie de venir lui rendre visite alors que l'obscurité se prêterait à un coup de main.

Il plaça trois sentinelles aux postes les plus importants; celles-ci seraient relevées par lui et ses deux hommes. Après un repos, les premiers reprendraient leurs places, et ainsi à tour de rôle, la nuit durant.

Ces sentinelles avaient une faction de deux heures à faire avant d'être relevées.

Tant qu'il fit clair, les blancs pouvaient du haut de la palissade, observer les gestes des Assinibouëls, mais quand la nuit devint de plus en plus dense, seuls les feux de ces redoutables enfants des bois étaient visibles comme d'énormes flambeaux.

Parfois, à l'oreille attentive des Français faisant le guet, des cris sauvages, de joie ou de méchanceté, arrivaient au-dessus de l'onde endormie.

Brossard montait la garde de minuit à deux heures du matin. Du moins, c'était ce que lui avait assigné M. de Noyelles, mais

ce dernier aurait été étrangement surpris s'il eut pu faire une ronde et passer au poste du soldat déloyal, vers une heure du matin. Il aurait constaté l'absence de Brossard de son poste.

En effet, ce misérable, à cette heure-là, franchissait la rivière à la nage, et se présentait devant le chef des Assinibouëls. Il venait offrir de livrer le fort La Jonquière et ses habitants si l'on s'engageait en retour à se saisir de la Vérendrie, et de son ami de Noyelles, et à lui donner tous les effets ou habits que possédaient ces deux officiers. Il promettait aux indiens un riche butin, et neuf chevelures.

Les sauvages pouvaient-ils refuser cette offre avantageuse? Brossard savait le contraire; le chef lui jura tout ce qu'il voulut.

Ce drôle retourna donc au fort avec diligence, se félicitant intérieurement de ce que, si sa trahison réussissait, il mettrait enfin la main sur l'amulette de l'Aigle-Noir, et, maître du secret, il découvrirait le trésor sans tarder.

Son absence n'avait pas été remarquée, et le gremlin, tout heureux, relevé de sa faction, s'en alla, sur son lit du corps-de-garde, mûrir ses projets de traître.

Au jour, M. de Noyelles ne mit qu'une sentinelle en faction et prit des dispositions pour recevoir les chefs Assinibouëls, qui viendraient fumer le calumet.

Vers les neuf heures, il était occupé dans sa chambre à préparer les présents qu'il donnerait pour se concilier les sauvages, quand Brossard vint lui dire que deux cents Assinibouëls environ venaient de s'introduire dans le fort. Mais ce que le traître ne dit pas, c'est que c'était lui qui leur avait donné accès dans l'enceinte fortifiée.

Ces indiens, tous armés, se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons, et plusieurs entrèrent chez M. de Noyelles.

Il courut à eux et leur dit vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule et armés chez lui.

L'un d'eux répondit en Kristinot qu'ils venaient pour fumer, ce à quoi le jeune officier leur dit que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient s'y prendre, et qu'ils eussent à se retirer sur le champ.

La fermeté avec laquelle il leur parla les intimida, surtout lorsqu'il mit à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un mot de cette façon d'être éconduits.

Au même instant, l'un des soldats vint

l'avertir que le corps-de-garde était en possession des Assinibouëls et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Pierre se hâta donc de se rendre au corps-de-garde.

Il fit demander à ces sauvages par Brossard, qui ne le lâchait pas d'une semelle, quelles étaient leurs vues, mais son interprète, qui le trahissait, lui dit qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein. Un orateur Assinibouël, qui n'avait cessé de faire de belles harangues à l'officier, dit à Brossard que, malgré lui, sa nation voulait tuer et piller les Français.

A peine Pierre eut-il compris leur résolution, qu'il oublia qu'il fallait prendre les armes. Il se saisit d'un tison de feu ardent, enfonça la porte de la poudrière et, défonçant un baril de poudre sur lequel il promena son tison, il fit dire à ses barbares, d'un ton assuré, qu'il ne périrait point par leurs mains, mais qu'en mourant il aurait la satisfaction de leur faire subir son sort à tous.

Les braves Assinibouëls virent plutôt le tison et le baril de poudre défoncé qu'ils n'entendirent Brossard. Ils s'enfuirent à la hâte et en désordre, ébranlant considérablement la porte du fort, tant ils sortaient avec précipitation.

M. de Noyelles jeta bien vite son tison et n'eut rien de plus pressé que d'aller fermer la porte du fort.

Le péril dont il venait heureusement d'être délivré ne lui avait pas enlevé toute inquiétude : Joseph pouvait revenir avec ses trois hommes et tomber aux mains des peaux-rouges, qui leur feraient certainement un mauvais parti.

Mais ces derniers s'éloignèrent bientôt, et, le lendemain, de la Vérendrie rentra au fort avec ses compagnons, sains et saufs, et leur canot chargé de gibier.

Ils furent reçus avec joie par de Noyelles et les autres soldats.

Pierre mit aussitôt son ami au courant des faits de la veille, et lui apprit en même temps que, après l'évacuation pressée des sauvages, il avait constaté que Brossard avait disparu, entraîné probablement par les Assinibouëls.

—Mais pourquoi avais-tu permis à tout ce monde d'entrer dans le fort ? demanda Joseph. C'était extrêmement dangereux, et nullement nécessaire.

—Je ne leur ai pas donné accès au fort, et mes hommes interrogés sur ce point, m'assurent énergiquement être innocents de

cette imputation : sauf Brossard que je n'ai pu questionner puisqu'il a disparu.

—La figure de cet homme, déclara Joseph, ne m'allait pas du tout, mais ce ne serait pas une raison pour le juger. Depuis l'affaire de notre étrange et profond sommeil, qui a permis notre facile capture par les Kinongé-Ouilini, j'ai des doutes sur l'honnêteté et la loyauté de ce gaillard envers nous ; et je t'avouerai bien, mon cher Pierre, que je le crois capable de nous avoir trahis encore une fois. Heureusement, ton courage nous a sauvés d'un désastre, ou plutôt, d'une mort terrible. Eh bien ! maintenant qu'il n'est plus avec nous, j'en suis content.

—Mais il devait avoir un motif pour agir ainsi ?

—Certes !... A mon avis, Brossard connaît quelque chose de notre secret, mais pas assez pour travailler seul.

—Tu te trompes, Joseph ; comment aurait-il réussi à connaître ce que nous avons toujours caché ? Personne n'a vu nos papiers, et nous n'avons jamais conversé ensemble sur ce sujet assez haut pour qu'une oreille indiscreète en bénéficiât.

—Dieu veuille qu'il en soit ainsi, mais c'est mon opinion que je t'exprime... Et maintenant, mon cher Pierre, j'ai à t'apprendre une bonne nouvelle : les petites cartes contenues dans l'amulette sont exactes ; car, en remontant cette rivière jusqu'à sa source, j'ai presque côtoyé la montagne La Pipe ; j'ai passé à l'extrémité est des Deux Jumelles et du Mont Rond, et finalement nous nous sommes arrêtés entre les Crocs. J'en savais assez, et je ne me suis pas attardé plus longtemps dans cette partie du pays. Il nous reste à combiner un plan pour extraire l'or du flanc de l'une des Jumelles, et déterminer la fameuse pépite près de la grotte, sans que nos hommes aient vent de nos affaires.

—Oui, parce que la fièvre de l'or n'aurait qu'à s'emparer d'eux ; ils exigeraient part égale, et notre vie pourrait être en danger.

—C'est cela ! Et M. de Niverville qui doit venir bientôt !... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable de le mettre dans le secret, lui ? demanda Joseph.

—Cela vaudrait mieux, en effet. Mais s'il ne venait pas ?... Notre tâche serait de beaucoup simplifiée...

—Dans tous les cas, s'il ne vient pas à l'époque désignée, nous attendrons une quinzaine de jours en plus ; après quoi, nous aurons carte blanche, car nous ne le reverrons

qu'au printemps. Il aura été arrêté en chemin et ne parviendra pas jusqu'à nous; ou bien, il lui sera arrivé quelque chose à Paskoyac, un accident, une maladie, etc... l'empêchant de nous suivre.

Les jours qui suivirent cette conversation furent employés à la chasse aux alentours du fort. Les Français y allaient par deux, à tour de rôle. Ceci apportait un peu de variété à leur vie et les familiarisait avec les environs de La Jonquière.

L'automne s'avancait; comme M. de Niverville ne paraissait toujours pas, de la Vérendrie et de Noyelles commencèrent à croire qu'il ne viendrait pas, de l'hiver.

XI

VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

Un beau matin, comme Joseph montait sur la plate-forme principale près de la porte du fort, le soldat en faction lui apprit qu'il venait justement d'apercevoir vers le sud, très loin, une troupe de sauvages, selon toute probabilité, mais il ne pouvait distinguer s'ils appartenaient à une nation amie.

Alors le commandant à son tour scruta l'horizon au point indiqué. Il n'y avait pas à s'y tromper: plus d'une centaine d'hommes s'acheminaient au nord, et devaient indubitablement arriver au fort dans quelques heures.

Il convenait donc d'être en garde, dans le cas où les nouveaux venus auraient des tendances belliqueuses. Mais si leurs sentiments étaient pacifiques, la vue de soldats bien armés ne manquerait pas d'avoir un résultat salutaire.

M. de la Vérendrie fit prévenir ses soldats, et disposa tout pour repousser une attaque, si cette éventualité se produisait.

On s'alarmait à tort; les sauvages signalés n'avaient aucune pensée ou projet sanguinaire, — pour le momnet du moins.

Ces gens appartenaient aux Yhatchélinis, peuplade nomade, vivant de chasse et de pêche.

Ils demandèrent la permission de se grouper autour du fort. Joseph ne voulut pas la leur accorder, mais leur permit de s'établir à l'ouest de son poste, à une centaine de verges. De la sorte, il serait toujours facile d'exercer une surveillance plus efficace sur un point seul, que sur les quatre côtés du fort.

Il eut la visite des principaux chefs.

Le calumet de la paix et de l'amitié fut allumé et fumé par les chefs et les deux officiers canadiens.

Puis, ayant fait des présents aux sauvages, Joseph les congédia.

En partant, les Yhatchélinis lui firent promettre qu'il irait avec son frère blanc, les voir à leurs ouigouames.

Joseph et Pierre, naturellement, acquiescèrent à ce légitime désir.

Les sauvages établis près du fort, comptaient quarante-deux familles, et environ une soixantaine d'hommes en état de porter les armes.

Le grand chef se nommait le Corbeau.

Quand messieurs de la Vérendrie et de Noyelles visitèrent le village indien ils remarquèrent les fils de Patte-d'Ours, l'un des chefs subalternes. Ils étaient bien taillés et pouvaient être très utiles aux officiers pour le plan qu'ils murissaient, relativement à la découverte de la mine.

Ils déclarèrent à Patte-d'Ours qu'ils aimeraient à explorer le pays avoisinant et requerraient les services de deux hommes solides, et, qu'en voyant ses fils, ils avaient cru trouver ceux dont ils avaient besoin.

Ils ajoutèrent immédiatement que de jolis présents seraient leur récompense, à lui et à ses fils, s'ils répondaient à leurs espérances.

Flatté par ces paroles et plus encore par la perspective de présents des blancs, Patte-d'Ours et ses dignes rejetons n'hésitèrent pas à conclure un arrangement. L'un se nommait le Renard, c'était l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, et l'autre, l'Ecureuil, de deux ans plus jeune.

Le choix de Joseph avait créé quelque jalousie dans la tribu des Yhatchélinis; notamment chez plusieurs jeunes braves, et entr'autres, Oeil-de-Faucon, le fils du Corbeau.

Et de toutes manières, ces derniers s'ingénierent à nuire au Renard et à l'Ecureuil. Mais les fils de Patte-d'Ours veillaient, et l'on ne pouvait jamais les prendre en défaut; ils se défendaient trop bien.

Afin d'être en mesure de juger de l'intelligence et de la bonne volonté des deux frères, Joseph et Pierre allant à la chasse, se faisaient toujours accompagner par eux. Ils se convainquirent en peu de temps, qu'ils avaient fait une bonne affaire, et que le Renard et l'Ecureuil leur étaient tout dévoués.

L'hiver approchait.

—Si nous attendons trop longtemps, déclara un jour M. de Noyelles à son ami, pour

aller chercher notre or, la terre sera couverte de neige, et il nous sera peut-être impossible de reconnaître l'endroit où nous devons travailler.

—Tu as raison, répondit Pierre. Si l'hiver nous surprend avant que nous n'ayons rien fait, nous serons forcés de rester inactifs jusqu'au printemps; et alors, comme tu le dis, la neige rendrait notre tâche plus difficile.

—Eh bien ! pourquoi ne partons-nous pas demain ?

—Demain ? dit Joseph. C'est bien, demain au point du jour. Je vais avertir mon sergent que je pars en exploration pour une dizaine de jours, et lui donner les instructions à suivre pendant notre absence.

—Nous amenons nos deux Yhatchéilinis ?

—Certainement. Il faut que nous parcourions la distance qui nous sépare de La Pipe dans la journée de demain et, comme c'est assez loin, je désire partir de bonne heure.

—C'est très bien. Je vais me préparer pour ce voyage.

De la Vérendrie avait une raison spéciale pour fixer son départ à une heure si matinale. Sachant les deux officiers absents pour un espace de temps, — le plus long qu'ils eussent été absents du fort, — les sauvages pouvaient songer à en profiter et vouloir s'emparer du fort La Jonquière pour le piller.

Cependant malgré toutes leurs précautions, Oeil-de-Faucon fut témoin invisible de leur départ.

—Puissent les manitous leur jouer un mauvais tour, grommela-t-il, quand il aperçut les fils de Patte-d'Ours accompagnant les deux Canadiens; et écraser ces blancs qui ont préféré le Renard et l'Écureuil au fils du Corbeau.

Une journée, deux, trois puis quatre s'écoulèrent, et les explorateurs ne revenaient pas.

Oeil-de-Faucon qui comptait les jours, se dit :

—Ma prière a peut-être été exaucée, et les mauvais esprits auront détruit les visages pâles.

Pour s'assurer de la durée de l'absence des Français, il se présenta au fort, et l'air bonasse, il dit au sergent qui vint lui répondre à la porte :

—Mon frère blanc ne trouve-t-il pas que les deux chefs sont longtemps à revenir ? Le Yhatchéilini craint pour eux un accident

dû aux mauvais manitous qui demeurent dans les montagnes où se couche le soleil. Oeil-de-Faucon vient s'offrir pour aller à leur recherche si son frère le désire.

—Mes chefs seront ici bientôt; ne crains pas pour eux, brave guerrier, répondit le sergent de sa voix rude. Tu t'alarmes à tort, mais merci tout de même de tes bonnes intentions.

—Ah... bientôt?... le guerrier blanc sait-il où ils sont allés ?

—Oui !

—Quand reviennent-ils ?

—Je te l'ai dit : bientôt !

—Demain?... après-demain?... dans quelques jours ?...

Le sergent n'aimait pas toutes ces interrogations, aussi fut-ce avec un peu d'humeur qu'il répondit à la dernière question :

—Sais pas !... ça se pourrait... je crois que oui !... Et, fermant brusquement le guichet, il laissa le cuivré interloqué.

Oeil-de-Faucon ne pouvant en savoir plus long, retourna, maussade, au ouigouame de son père, mais deux, trois et quatre jours s'étaient encore écoulés et ne voyant pas reparaître les officiers canadiens ni les deux Yhatchéilinis, il se dit que c'était impossible qu'un malheur ne leur fut pas arrivé.

Et alors lui trotta par la tête l'idée d'une vengeance contre les Français, parce qu'ils ne l'avaient pas choisi, lui, le fils du grand chef, mais avaient pris le Renard et l'Écureuil.

Il réunit ceux de sa bourgade qui comme lui jalouaient la bonne fortune de leurs deux camarades; ensemble, ils tramèrent un complot pour s'emparer du fort et massacrer sa garnison.

C'était le neuvième jour du départ de Joseph et de Pierre, et le lendemain soir, au moment où la nuit serait plus noire, Oeil-de-Faucon et ses amis, au nombre d'une douzaine, avaient décidé d'escalader le fort et de s'en rendre maîtres.

La nature semblait vouloir les aider. Le soleil avait à peine brillé le matin; d'épais nuages l'avaient dérobé aux regards des humains du coin de ce globe terrestre; et les aquilons mis en liberté par le dieu Eole, sifflaient dûrement dans les airs.

Dans l'après-midi, Oeil-de-Faucon et ses compagnons s'en allèrent dans un bois distant d'un demi-mille de leur village et y choisirent deux longs pins qu'ils dépouillèrent en partie de leurs branches; celles qui

demeurèrent furent coupées à deux pieds du tronc pour former des échelons.

Pour mieux faire comprendre à ses amis comment ils opéreraient leur envahissement, le fils du Corbeau appuya les deux pins sur l'une des branches basses d'un gros arbre, puis il monta lestement dans cette nouvelle échelle.

Les jeunes Yhatchélinis approuvèrent avec joie l'idée de leur chef.

Par ce moyen, il devait être aussi facile de s'emparer du fort que de grimper dans un arbre pour y cueillir des noix.

Pour se les rendre favorables et les déterminer à le suivre Oeil-de-Faucon leur avait fait entrevoir un butin magnifique pour récompense de leur aide.

Il ne comptait pas sur un échec, car les blancs, sans chefs, seraient surpris et ne pourraient opposer qu'une faible résistance.

L'attaque ou l'envahissement du fort devait s'effectuer au milieu de la nuit, moment propice aux noirs projets de tout être cherchant le mal.

Pendant ce temps-là, où étaient messieurs de Noyelles et de la Vérendrie ?

A quoi s'occupaient-ils ?

Ne pensaient-ils pas au retour, après dix jours d'absence du poste de La Jonquière ?

Ou bien, leur était-il arrivé quelque malheur, quelque accident ?

XII

LA PEPITE D'OR

Les deux gentilshommes et les deux fiers Yhatchélinis, après avoir laissé le fort, ne firent qu'une courte halte vers le milieu du premier jour, pour manger. Leur course fut rude, mais ils arrivèrent le soir à La Pipe.

Immédiatement, ils se mirent à la recherche de la grotte indiquée sur la petite carte, et la trouvèrent assez difficilement. Des broussailles croissaient à son entrée et la masquaient. C'était une fissure assez large au plus pour livrer passage à un homme se courbant, mais l'intérieur était spacieux.

Les quatre hommes allumèrent un feu et, tout en prenant le repas du soir, se reposèrent autour de ce foyer bienfaisant.

Puis, Joseph et Pierre firent une inspection de leur asile, tandis que le Renard et l'Ecureuil roulaient de grosses pierres qu'ils descellèrent des parois de la grotte pour en boucher l'entrée et en fermer l'accès aux animaux féroces.

Pierre compta quinze pas de longueur, et Joseph traversa la grotte dans sa plus grande largeur en mesurant six pas.

Il ne paraissait pas y avoir d'issue autre que celle qui leur avait permis l'entrée en ce lieu. Pierre élevant alors au-dessus de sa tête une branche résineuse de sapin en guise de torche, la promena tout autour de la caverne.

Au centre, à droite de l'entrée, il vit qu'il y existait une cavité.

—Ce serait là une bonne cachette pour le précieux métal jaune que nous cherchons, dit Pierre à Joseph ; si ce trou est assez profond.

—Quoi ! si ce trou est assez profond ? demanda Joseph. On dirait, à t'entendre, que tu crois que nous allons manoeuvrer l'or à pleines mains.

—Je n'en demande pas autant. Voici ce que j'ai voulu dire : Si un hasard dévoilait cette retraite à d'autres que nous, ce creux pourrait-il nous servir de récipient ou de cassette aurifère sans révéler facilement la richesse de son contenu ?

—Oh ! c'est différent !... Eh ! assurons-nous-en !... Je vais te hisser et, à ton tour, de là-haut tu m'aideras en me tendant la main pour m'attirer vers toi. Allons ! une, deux, trois, y es-tu ?

Et joignant le geste à la parole, Joseph faisait un étrier de ses deux mains jointes, dans lequel son ami avait posé le pied droit en s'élevant aussi haut que possible.

—Tiens ferme, dit Pierre ; j'y suis !

Puis, se penchant sur le bord du trou, il tendit la main à Joseph.

—A ton tour, dit-il.

De la Vérendrie se donnant un élan, et prenant la main offerte, arriva facilement au but.

La cavité qu'ils venaient d'atteindre semblait profonde. Ils firent quelques pas croyant toucher le fond, mais rien ne les arrêta. Ils continuèrent à marcher, et s'enfoncèrent plus avant dans le sein de la montagne ; le creux devenait boyau ou couloir, et paraissait bien long.

Ce que voyant, les deux Canadiens rebroussèrent chemin, et vinrent sauter dans la caverne près des Yhatchélinis effrayés, qui croyaient leurs maîtres perdus, dévorés par les mauvais manitous de la montagne.

Joseph les rassura immédiatement et leur fit part de sa découverte.

Comme ils étaient bien épuisés par la fatigue, ils attendirent au lendemain pour explorer leur nouvelle demeure.

Le jour suivant, les quatre personnages, que nous avons sous les yeux, furent tôt sur pieds. Après un bon déjeuner ils se mirent vite en campagne.

Sortant de la grotte, de la Vérendrie grimpa au sommet de La Pipe pour reconnaître le pays. Il en descendit bientôt et dit à Pierre :

—A un mille d'ici sont les Jumelles. C'est à l'extrémité ouest de celle qui est la plus rapprochée de nous que l'on a trouvé l'énorme morceau d'or enterré ensuite près de cette grotte. Allons voir si ce terrain aurifère est aussi riche qu'on l'a fait entendre.

Les chercheurs d'or avaient apporté du fort deux pics et deux pelles, dont ils se servirent pour creuser et travailler la terre, et en extraire le métal précieux qu'elle révélait.

Ils piochèrent dru tout ce jour, le suivant et le surlendemain sans rencontrer la plus petite parcelle d'or.

Non découragés, ils continuèrent bravement deux jours encore. Hélas ! sans plus de succès !

Cinq jours d'un rude labeur s'étaient écoulés sans aucun résultat appréciable. Cinq jours en ne comptant pas la journée employée à voyager du fort La Jonquière à la montagne La Pipe ! En tout, presque une semaine, et ils n'étaient pas plus avancés.

Trois fois vingt-quatre heures à demeurer encore à cet endroit, et puis il faudrait retourner au fort, car Joseph ne voulait pas prolonger son absence au-delà du terme fixé au sergent qu'il avait laissé en charge là-bas.

A la fin de la sixième journée, en prenant le repas du soir, Pierre dit :

—Joseph si tu veux m'en croire, nous fouillerons le sol demain entre la source et notre caverne. Je veux savoir si le gros morceau d'or existe réellement.

—C'est bien, nous chercherons demain.

—Vois-tu nous avons gardé cette affaire-là pour la dernière, pour la bonne bouche ; et qui sait ? il n'y a peut-être rien !

—S'il en était ainsi nous ne passerions pas un quart d'heure de plus, ici.

—Crois-tu que le vieux Mandane ait pu nous tromper à ce point ?

—Non. Mais à demain et ne nous décourageons pas trop vite.

—Dis donc, reprit Pierre, quand il eut fini de manger ; si nous continuions notre

examen du couloir ? Et il indiquait la cavité béante au-dessus de leurs têtes.

—Tu as raison, cela nous distraira.

Après le souper donc, Pierre, Joseph, le Renard et l'Ecureuil, bien armés et munis de torches, s'aventurèrent dans le boyau découvert le premier soir de leur arrivée dans la grotte.

Ils marchèrent pendant environ une heure, tantôt montant, tantôt descendant dans l'étroit chemin. Enfin, ils arrivèrent dans une petite grotte, sans issue.

En rebroussant chemin, Joseph parla :

—Si le magot existe et qu'il soit enfoui entre la caverne et la source, nous pourrions l'apporter dans cette seconde grotte que nous venons de découvrir.

—Une idée ! exclama Pierre. J'y songe tout-à-coup : Sais-tu ? notre grande caverne, c'est le fourneau de La Pipe, et...

—Et nous venons d'en parcourir le tuyau, interrompit Joseph.

—C'est ça !

—Eh bien ! c'est toujours bon à savoir !

Le lendemain matin, armés de leurs pics et de leurs pelles, les quatre hommes attaquèrent le sol avec ardeur, à mi-chemin entre la source et la grotte. A un pied de profondeur, Pierre, au bout de son pic, rencontra un corps dur.

Emu, tremblant à la pensée que ce pouvait être l'énorme pépite enfouie par l'auteur des petites cartes, il s'arrêta, mais le son rendu au contact de l'outil et de la substance inconnue n'était pas celui de l'acier frappant sur le métal.

Maîtrisant son émotion, il continua son travail et mit bientôt à jour une masse informe et noirâtre. Il promena la pointe de son pic dessus. C'était mou comme la laine. C'était un morceau d'étoffe brune qui se déchira, pourri par l'humidité du sol.

En ce moment, un rayon de soleil, glissant jusque dans le trou fait par Pierre, éclaira cette masse sombre, et, frappant sur la déchirure de l'étoffe, produisit un éclair fauve.

Plus de doute : il avait sous les yeux la pépite de la victime de l'Oeil-Croche.

Mais elle pesait beaucoup et il dut employer ses deux mains et faire appel à un bon coup de jarret et de reins pour la jeter hors de son lit.

—Dieu soit loué ! cria-t-il gaiement.

Joseph qui travaillait un peu plus loin accourut.

Dépouillant la pépite de son enveloppe

pourrie, ils contemplèrent ce bloc aurifère avec une joie délirante, suffoquante.

— Quel joli caillou ! murmurait de Noyelles.

Mentalement, Joseph supputait le nombre de pièces d'or que cette masse leur rapporterait.

Apparemment que ce calcul lui plut, car il eut un sourire satisfait.

Puis, ils transportèrent l'or dans la caverne, et prenant le couloir ou le tuyau de La Pipe, comme disait Joseph, ils le portèrent à la deuxième grotte.

Encouragés par cette riche trouvaille ils retournèrent aux Jumelles, mais après y avoir travaillé deux autres journées sans succès, ils se décidèrent à retourner au fort, abandonnant leurs recherches, quitte à les reprendre plus tard.

Ayant pris un court repos, ils partirent aux premières heures du jour, en masquant soigneusement l'ouverture de la caverne.

Ils retournaient d'une allure moins rapide qu'ils n'étaient venus.

On aurait dit qu'ils quittaient à regret leur trésor, quoiqu'ils dussent revenir bientôt.

Si les deux Canadiens eussent possédé un chronomètre, ils auraient pu voir qu'il était onze heures du soir lorsqu'ils atteignirent le village des Yhatchélinis.

Les chiens de ces barbares reconnaissant l'Ecureuil et le Renard ne jappèrent pas au passage de ces derniers, ni de Joseph et de Pierre.

Au moment où ils passaient près du ouigouame du Corbeau un chant doux et triste se fit entendre.

Pierre et Joseph s'arrêtèrent stupéfaits.

La voix qui s'exhalait ainsi plaintive et navrée n'appartenait pas à la race des Yhatchélinis, ni à celle d'aucun autre peau-rouge. La personne qui chantaient s'exprimait en Espagnol. C'est ce qu'ils pensèrent.

Puis, subitement le chant fit place aux sanglots.

De Noyelles se penchant à l'oreille de son ami dit tout bas :

— Tu viens d'entendre cette voix ! Que penses-tu de ceci ?

— Chut ! souffla Joseph. Ecoute, et sois immobile !

Une autre voix, rauque et gutturale, mais qui s'efforçait d'être moins dure, — celle du Corbeau, ou de son fils probablement, — se fit entendre à son tour. Puis, elle se tut, mais reprit au bout d'un instant, ayant évi-

demment attendu une réponse qui n'était pas venue. Cette fois la voix du Yhatchélini fut plus rude.

L'Ecureuil et le Renard, aux côtés des deux amis, tremblaient et ces derniers s'en aperçurent.

— Qu'y a-t-il ? demanda à voix basse le commandant Canadien au Renard.

— Oeil-de-Faucon, le fils du grand chef ; mauvais sauvage, parle à l'esclave blanche... mais... pst ! fit-il soudainement. Chef blanc fais le mort !

Cette admonition était prononcée à propos.

Le fils du Corbeau sortait du ouigouame de son père ; il fit quelques pas dans les ténèbres, dans la direction du petit groupe silencieux.

Il s'arrêta et modula doucement le cri de la chouette. Presqu'aussitôt un autre cri semblable répondit à courte distance.

Et les quatre hommes immobiles comme des statues, protégés par l'obscurité, entendirent peu après le colloque suivant entre les sauvages qui s'étaient rapprochés.

— Est-ce toi, l'Epervier ? interrogeait une voix.

— Oui, chef, répondait l'interpellé.

— Les jeunes braves sont-ils tous au rendez-vous ?

— Oui, on n'attend plus que toi. Je venais t'avertir que tout est prêt quand j'ai perçu ton signal.

— C'est bien. Les jeunes guerriers Yhatchélinis vont bien s'amuser cette nuit ; et l'Oeil-de-Faucon sera vengé.

— Malheur aux visages pâles !

— Allons au rendez-vous trouver nos amis ; pressons-nous, l'heure va sonner pour l'assaut du grand ouigouame des blancs.

Les deux sauvages s'éloignèrent.

Quand Joseph les jugea suffisamment loin, il s'élança suivi de ses compagnons, vers le fort, où quelques minutes plus tard ils arrivaient essoufflés.

Le sergent les ayant reconnus, leur ouvrit, et aussitôt Joseph rassembla son monde. En peu de mots, il mit ses hommes au courant du danger menaçant que la Providence, fortuitement, lui avait fait connaître, et il prit immédiatement des mesures pour se protéger.

La garnison ne fut pas longtemps sur le qui-vive. Lorsque les sauvages appuyèrent leur échelle contre la palissade, le soldat aposté là, courut prévenir de la Vérendrie.

Celui-ci sachant maintenant à quel endroit les envahisseurs pénétreraient dans l'enceinte

de la Jonquière, y accourut avec cinq hommes.

Bientôt, ils entendirent monter dans l'échelle, puis ils devinèrent plutôt qu'ils ne virent un indien à cheval sur le rempart. Se cramponnant des mains, le sauvage se laissa glisser le long du mur, et lâcha prise. Il tomba... entre les bras des soldats qui, en un clin d'oeil, le bâillonnèrent et le ficellèrent, comme s'il se fut agi d'un fagot. Un autre se présenta qui eut le même sort; et ainsi de suite jusqu'au dernier de la bande.

Quant le dernier fut pris, les soldats n'en voyant plus venir, enlevèrent l'échelle et traînèrent les sauvages au corps-de-garde et les y tinrent prisonniers à vue.

Ce bon coup fait, Joseph et Pierre se retirèrent pour prendre du repos.

La longue course de la journée et les incidents émouvants de la nuit exigeaient qu'ils prissent un repos réparateur.

Mais le sommeil fut lent à leur fermer les yeux; une question troublante se posait à eux avec persistance.

Quelle était cette personne au chant si triste, et à la voix mélodieuse, qui habitait le ouigouame du chef principal de la tribu des Yhatchélinis ?

Le lendemain le leur apprendrait-il ?

XIII

L'ESCLAVE BLANCHE DES YHATCHEILINIS

Joseph et Pierre se levèrent plus tôt que d'habitude, le matin qui suivit leur magnifique coup de filet.

Joseph appela le Renard et voulut se faire dire ce qu'il savait de l'intéressante inconnue au pouvoir du Corbeau.

—Le Renard ne sait pas grand'chose, dit-il. Il sait seulement que le chef le Corbeau, à trois jours de marche d'ici, au sud, a acheté une jeune fille, à un parti de Sioux. Le chef veut donner cette fille à son fils. La vierge blanche pleure, pleure beaucoup. Le Renard ne pense pas que la fleur blanche aime Oeil-de-Faucon, mais le grand chef dit que son fils prendra, pour orner son ouigouame, l'esclave qu'il lui a achetée.

—Tu ne sais pas où ces Sioux ont pris cette fille ?

—Non. Le père du Renard est chef et pourrait peut-être renseigner le chef blanc mieux que moi.

—Très bien ! Cours me chercher ton père.

Dis-lui que je désire le voir immédiatement.

Le jeune Yhatchélini courut s'acquitter du message de Joseph.

A ce moment Pierre rejoignit son ami, et sa première parole, comme on le devine, porta sur l'incident mystérieux de la veille.

Joseph mit Pierre au courant de ce qu'il avait appris déjà du Renard; qu'il venait d'envoyer quérir Patte-d'Ours, en demeure probablement de les mieux éclairer.

—Pourquoi n'interroges-tu pas Oeil-de-Faucon, que nous avons capturé cette nuit avec sa bande ? Puisque l'inconnue habite la cabane de son père, il doit posséder toutes les informations qu'il nous faut ?

—Ton moyen n'est pas praticable, mon cher. Le sauvage, s'apercevant que nous avons découvert ce qu'il a si bien caché jusqu'à présent; chose que l'on n'a pu en soupçonner l'existence, se taira et tentera plutôt de nous fourvoyer ou de nous circonvenir !...

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, le Renard revint accompagné de son père.

Joseph donna un siège à Patte-d'Ours et lui expliqua aussitôt le motif pour lequel il voulait le voir.

Sur les traits du vieux sauvage se refléta d'abord la surprise, mais, reprenant son masque d'impassibilité que le peau-rouge cherche toujours à conserver en toute occasion, il dit :

—Que mon frère pâle me permette une question : "Par quelle voie a-t-il connu ce que le chef des Yhatchélinis tenait secret ?... Les fils de Patte-d'Ours auraient-ils trahi l'ordre du Corbeau d'être muets avec les guerriers blancs sur cette affaire ?"

—Non, répondit Joseph. Le grand manitou des Français m'a fait connaître l'existence de la malheureuse qui gémit au pouvoir du Corbeau, et j'ai décidé de lui faire rendre sa liberté.

Patte-d'Ours secoua la tête en signe de négation.

—Mon frère ne réussira pas facilement. Le chef Yhatchélini ne se dessaisira pas de son bien pour rien; il exigera de riches présents, certainement. Mais il ne sera pas le seul peut-être à disposer de la belle captive, l'ayant promise à son fils qui en est épris. Oeil-de-Faucon refusera évidemment, lui aussi de se séparer de celle qu'il aime et malheur en adviendra, car il y aura du sang versé de part et d'autre !

—S'il faut combattre, nous le ferons pour obtenir ce que nous demandons, dit Pierre.

—Les guerriers Français sont vaillants, mais les Yhatchélinis sont braves aussi, et plus nombreux, ajouta Patte-d'Ours avec orgueil.

—Comment la prisonnière blanche est-elle tombée au pouvoir du Corbeau ? demanda Joseph.

—A trois jours de marche d'ici, nous avons rencontré une petite bande de Sioux qui s'acheminaient à l'Est venant de bien loin, du soleil couchant... Ils nous montrèrent des objets rares et utiles pour nous. Nous fîmes des échanges, leur donnant des provisions, etc. Le Corbeau ayant su que ces Sioux avaient une captive blanche avec eux voulut la voir, et après avoir beaucoup marchandé, réussit à l'obtenir.

—Ces Sioux vous ont-ils dit où ils s'étaient emparés de cette personne et du butin qu'ils échangeaient avec vous ?

—Oui. A un établissement de l'autre côté des Montagnes de Roches. Ils y étaient allés et en étaient revenus en cotoyant une rivière qui sort de ces montagnes. Cet établissement est dans une île située à une très petite distance de la terre ferme et où il y a un grand magasin; lorsqu'ils y arrivent ils font des signaux; on vient à eux pour leur acheter leurs castors et en échange on leur donne des couteaux, quelques lances, mais point d'armes à feu; on leur vend aussi des chevaux avec des selles qui les mettent à l'abri des flèches quand ils vont en guerre. Ces Sioux nous assurèrent que les "traiteurs" n'étaient point des Anglais; ils pensent que ce sont des Français, mais qui ne sont point aussi blancs que ceux qu'ils avaient déjà rencontrés; que la route qu'ils prennent pour aller chez eux est droite au soleil couchant du premier mois de l'été.

Joseph et Pierre écoutaient, vivement intéressés par le récit du sauvage.

La route indiquée, d'après le calcul qu'en firent les Canadiens, devait être ouest-nord-ouest, et leurs suppositions à l'égard de la chanteuse entendue la veille se confirmèrent. Elle était Espagnole.

—Mon frère, le chef Patte-d'Ours va rapporter au Corbeau que le chef blanc veut avoir sa captive aux conditions que je vais mentionner. Je crois que le Corbeau ne me refusera pas; le riche présent que je vais lui faire sera de haute valeur pour lui, car c'est la vie de son fils.

Patte-d'Ours ne comprenait pas.

Alors, Joseph lui apprit les événements de la nuit passée, la tentative des jeunes Yhatchélinis de s'emparer du fort et il lui dit que Oeil-de-Faucon était à leur tête.

Il offrait la vie d'Oeil-de-Faucon et de ses compagnons pour celle de la jeune fille détenue par le Corbeau. Si ce dernier refusait, les prisonniers seraient fusillés, et le village des peaux-rouges attaqué.

Patte-d'Ours consentit à transmettre ce message à son chef et partit.

Il est facile de s'imaginer la profonde sensation que créa la nouvelle apportée au village par le père du Renard.

Les Français avaient des moyens trop puissants pour que le Corbeau songeât longtemps à leur résister. La vie de son enfant lui était plus chère que celle de la prisonnière. Il céda, à son grand regret néanmoins, et se jura que, si possible, il essaierait de remettre aux blancs l'humiliation qu'ils lui infligeaient en lui enlevant son esclave.

Joseph ne relâcha ses captifs que lorsqu'on lui eut amené la jeune Espagnole. Celle-ci fut ravie de ce changement dans son sort, on le comprend sans peine. Joseph avait conduit la pauvrete au logis des officiers et le lui donna; il l'avait disposé à l'avance pour elle. Pierre et lui s'étaient préparés une chambre au corps-de-garde qu'ils habiteraient quand la captive du Corbeau entrerait au fort.

Le logis des officiers comprenait un appartement de deux pièces : les chambres de Joseph et de Pierre. On avait laissé dans celle de Pierre les meubles nécessaires à la chambre d'une jeune personne; l'autre servait de salle de réception ou de salon. Les murs étaient ornés d'une carte grossière du pays qu'avaient traversé les Français; des trophées rapportées des chasses des deux gentilshommes et sur le plancher trois magnifiques peaux d'ours et de puma. Une table au milieu de la chambre, et des escabelles le long des murs complétaient cet ameublement.

Ne sachant pas l'Espagnol, M. de la Vérendrie parla en Français à la jeune fille, quand il la vit. Il n'espérait pas de réponse doutant qu'une personne d'un âge aussi tendre sut d'autre langue que celle de son pays. Il éprouva un sentiment de surprise et de joie en recevant une réponse, sinon en bon Français, du moins suffisante pour se faire comprendre.

Elle se dit Espagnole et se nomma Dona Maria d'Ampurias de Villajoyosa.

Pierre à la dérobée avait examiné la jeune fille et la trouvait... de son goût, et quand un homme se dit en voyant une femme, qu'elle lui plaît, c'est qu'il la trouve exquise. Donc, Pierre avait remarqué en l'Espagnole une agréable figure; un pied bien cambré; une main de duchesse; un menton où se creusait coquettement une fossette; deux lèvres ni trop minces ni trop épaisses dénotant la bonté, mais d'un beau rose, provoquant un désir fou de les baiser; — c'est ce que pensait M. de Noyelles, — le nez un peu gros, peut-être; les oreilles moyennes et bien ourlées; mais les yeux... les yeux de la nuance qu'aimait l'ami de Joseph: noirs... et des plus beaux qu'il eut vus!

Après s'être nommés, Pierre et Joseph, pensant qu'elle aimerait mieux être seule, prirent congé d'elle. Dans l'après-midi, elle fit dire aux deux officiers qu'elle était prête à les recevoir s'ils condescendaient à venir chez elle.

— Senors, dit l'Espagnole en s'avancant de quelques pas au-devant d'eux à leur entrée; senors! comment vous remercier de m'avoir arrachée des mains de ces barbares? Comment vous dire ce que mon cœur ressent de reconnaissance, de gratitude, parce que vous m'avez soustraite à la triste destinée à laquelle j'étais vouée? Croyez-le, bien, senors: Je prierai Dieu pour vous chaque jour... jusqu'à mon dernier soupir!...

Et la jeune fille émue, s'arrêta un moment.

Elle offrit des sièges à ses visiteurs et prit place elle-même près de la table.

— Oh! mademoiselle, dit Joseph; toute autre personne civilisée de la race blanche eut agi comme nous. Le bon Dieu a voulu qu'hier soir nous fussions près du ouigouame du chef des Yahtcheilinis au moment où nous vous avons entendu exhaler le trop plein de votre tristesse, dans un chant mélancolique de votre pays; puis, les sanglots qui succédèrent et la voix rude qui vous parla nous confirmèrent immédiatement qu'elle était votre infortune. Dès ce moment, nous nous jurions de vous sauver!

— Nous vous aurions délivrée à l'instant, dit Pierre, si nous n'avions pas surpris alors le projet d'un envahissement du fort et de notre massacre à tous. Il nous fallait d'abord aviser au plus pressé; mais nous avons eu la main heureuse; nos assaillants étaient conduits par le fils du Corbeau et nous avons pu les faire tous prisonniers sans coup férir; nous étions en mesure alors de dicter au

Corbeau des conditions qu'il ne pouvait refuser. S'il eut refusé, nos fusils eussent parlé pour votre délivrance.

Pierre s'exprimait avec feu. Si la senorita eut été moins attrayante, quelles auraient été les paroles du jeune homme?... Mais passons, cela n'est pas charitable!

— Ah! dit-elle, que de reconnaissance je vous dois pour vos desseins nobles et généreux et l'acte qui les couronna!

— Veuillez n'en plus parler, mademoiselle, dit Joseph; ce que nous avons fait, — une autre bonne action, — nous réjouit le cœur; et d'autant plus que cette bonne action est en faveur d'une personne si accomplie.

— Dieu vous bénira pour cela... Votre curiosité, senors, s'est sans doute éveillée à mon égard, et vous aimeriez à connaître mon histoire?... Hélas! elle est courte et bien triste!

— Si nous connaissions les détails de votre enlèvement ou de votre captivité par les sauvages, peut-être pourrions-nous vous ramener à vos parents, à vos amis? dit Pierre. Ce serait là le seul motif de notre curiosité.

— Je n'ai plus de parents; mon père a été tué par les méchants hommes rouges qui m'ont emmenée en captivité, et tous nos amis ont subi le même sort que mon père.

Et les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

— Plus tard, reprit vivement Joseph; plus tard, mademoiselle, vous nous raconterez vos malheurs, s'il vous plaît de le faire. Aujourd'hui, le souvenir en est trop cuisant et ne peut que vous attrister. Soyez assurée d'une chose: nous ferons tout notre possible pour adoucir vos misères, et, au printemps prochain nous retournerons à Montréal, à Québec. Là, vous pourrez vous mettre sous la protection du gouverneur de la colonie, lequel vous donnera le moyen de retourner en votre pays, où vous retrouverez des amis sinon des parents pour vous recevoir.

Les deux officiers se levèrent et saluant l'Espagnole, sortirent.

XIV

SECOND VOYAGE A LA PIPE

La froide saison annonçait sa venue; déjà l'on avait vu quelques flocons de neige, par un ciel couvert de novembre, s'agiter et voler follement au caprice de la brise. Le matin, les Français remarquaient que la gelée argentait l'herbe et les fleurs de la plaine

et du vallon, et bientôt apparut sur la Saskatchewan une mince lame de cristal. C'était l'hiver.

La garnison du fort La Jonquière ne redoutait pas les rigueurs de cette saison. Elle avait des vivres en abondance, du combustible, et d'épaisses fourrures, dans l'enceinte fortifiée, pour envisager sans sourciller les intempéries, les tempêtes et le froid qui ne manqueraient pas de sévir de décembre à mars.

Pour dégourdir ses hommes, Joseph leur avait ordonné l'exercice militaire chaque matin et chaque après-dîner.

Le Renard et l'Ecureuil confectionnaient des raquettes pour eux et pour leurs maîtres.

M. de la Vérendrie s'entretenant un jour avec Pierre au sujet de La Pipe et du trésor que cette montagne récelait en son sein, avait convenu que le temps le plus propice pour l'aller quérir, serait quand la nature reposerait endormie sous son immense drap blanc. Le trajet ne présenterait pas autant de difficultés en raquettes, et la masse aurifère serait transportée très aisément sur un traîneau sauvage : la "tobagannane".

Quelques jours après l'échange des prisonniers, Pierre avait songé à trouver une femme de chambre à l'Espagnole. De l'Ecureuil, à qui il s'en était ouvert, il avait appris qu'au ouigouame de Patte-d'Ours, le jeune homme avait une sœur à peu près de l'âge de la *senorita*.

Patte-d'Ours était rusé. Le choix de Joseph en prenant ses deux fils lui avait plu. Il s'était dit que ses enfants apprendraient beaucoup de choses utiles chez les blancs, et acquerraient par là, une grande supériorité sur leurs camarades.

Il ne doutait pas qu'il en serait de même pour sa fille. Et puis, les Français étaient généreux : elle recevrait des cadeaux, tout comme ses frères.

Toutes ces choses se présentèrent rapidement à son esprit, quand il reçut le message de Pierre, et sa décision fut tout de suite arrêtée. Mais il ne se pressa pas pour cela. Ce n'est pas dans le caractère du sauvage de conclure une affaire lestement ; il y apporte plus de cérémonie, plus de solennité, souvent pour la forme, afin d'en imposer à celui avec qui il négocie.

Dona Maria fut très touchée de cette délicatesse de M. de Noyelles, et ses magnifiques yeux noirs reflétèrent ses sentiments ; ce qui fit un plaisir bien doux à ce bon garçon.

La jolie brunette avait voué une reconnaissance éternelle à ses sauveurs, et comme elle l'avait dit, dans ses prières quotidiennes, elle priait le Tout-Puissant d'éloigner d'eux tout danger, et de protéger spécialement MM. de la Vérendrie et de Noyelles.

Les enfants de la noble Ibérie vivent sous un soleil ardent, lequel fait circuler dans leurs veines un sang plus chaud que si leur vie s'écoulait sous une zone tempérée. Se laissant emporter par le sentiment, bon ou mauvais, qui l'anime, l'Espagnol ne calculera point, il lui vouera tout son être.

Dona Maria à mesure qu'elle connaissait mieux les officiers canadiens pouvait apprécier davantage leur beau caractère.

Subissant la loi du contraste, et à son insu, la belle enfant trouvait le blond lieutenant de Joseph plus aimable que celui-ci.

Son esprit ouvert, enjoué, avait fait impression sur son cœur.

Cupidon, qu'on ne s'étonne pas de le voir ici : il est partout ; s'il ne remplit pas le ciel, il remplit la terre, a donné aux *senoritas* de l'Espagne, pour lui faire des victimes, une jolie main, un éventail et de grands yeux noirs d'un charme infini.

Dona Maria n'avait pas d'éventail, mais en eut-elle possédé que à cause de la saison hivernale, cet objet n'eut pu convenablement lui servir. Toutefois, elle pouvait bien s'en passer ; le jeu de ses yeux, de cette nuance qu'aimait Pierre, lui suffirait amplement pour l'accomplissement d'un dessein qui venait de naître dans sa tête de jeune fille. Elle avait d'abord repoussé cette idée, ne voulant pas y songer trop longtemps de crainte d'y succomber ; mais un jour, après une conversation avec Pierre, ayant finement manoeuvré, elle avait cru discerner ce qu'elle désirait connaître.

Et en tremblant, elle s'avoua que, si elle pouvait gagner l'amour de Pierre, ce serait pour elle le plus grand bonheur sur terre.

Et Pierre ?

Oh ! il subissait le charme de cette gracieuse fille d'Eve. Lui qui avait vécu depuis près de deux ans loin de Montréal ; loin de ses gaietés, de ses belles fêtes et de ses jolies filles, avait trouvé avec plaisir qu'à la beauté, Dona Maria joignait les qualités sérieuses, et de l'esprit.

Naturellement, sous les cruelles circonstances qui avaient changé et bouleversé son existence, et durant sa captivité, l'Espagnole n'avait pu supporter les dures épreuves qui l'avaient assaillie, sans en montrer des traces

sur son visage, et sans avoir intérieurement l'âme endolorie.

Se sachant hors des mains des Yhatchélinis, et faisant un retour sur les quelques derniers mois, témoins de ses malheurs, elle pleura amèrement, s'abîma dans la tristesse de l'être qui n'a plus ni parents ni amis ; puis, ses larmes furent moins abondantes, et elle examina ce qui se passait autour d'elle, machinalement d'abord, avec intérêt ensuite, et enfin avec plus d'attention.

Elle renaissait à la vie.

C'est alors qu'elle remarqua plus particulièrement M. de Noyelles.

Joseph s'était aperçu d'un faible changement dans les manières de son intime. Le nom de Dona Maria revenait souvent dans leurs conversations, et qui l'y amenait ? toujours Pierre.

Un jour, ce dernier fut tout interloqué quand Joseph lui demanda malicieusement laquelle de l'Espagnole ou de la Canadienne : de Mlle de la Périère ou Dona Maria avait le plus doux regard ? Et le soir, lorsqu'il fut seul, repassant dans sa mémoire les incidents de la journée, Pierre se dit :

— Serais-je amoureux de la *senorita* ?

Longtemps dans son lit, il rêva, les yeux ouverts, jusqu'à ce que le sommeil vint clôturer ses paupières.

Le jour suivant, en rencontrant Joseph :

— Sais-tu, dit-il, que nous devrions aller chercher notre or à La Pipe ? Et, si tu veux me le permettre, j'irai, moi, quérir cette fortune qui sera mieux ici que là-bas.

— C'est bon ! je vais te donner nos deux Yhatchélinis pour t'y conduire. Quand partiras-tu ? demain ?

— La journée vient de naître, pourquoi ne partirai-je pas immédiatement ?

— Oui, mais il faut te préparer ?

— Oh ! du tout ! Nous n'aurons pas grand'chose à prendre.

Le Renard et l'Ecureuil ne prirent pas une demi-heure à s'apprêter. Les trois voyageurs munis de raquettes pour marcher sur la neige et remorquant deux tobagganes, sortirent du fort, descendirent vers la rivière et, gagnant l'Est, suivirent la rive nord afin de n'être pas vus des Yhatchélinis. Ils allaient d'une allure rapide et ne tardèrent pas à mettre une bonne distance entre eux et la bourgade.

Le soir, ils firent une halte.

Ils se creusèrent un trou dans la neige, arrangèrent leurs traîneaux pour se garantir du vent glacial qui soufflait, et se roulèrent

dans les couvertures de laine qu'ils avaient emportées et, pendant que deux dormaient, le troisième veillait pour la sécurité commune.

Au jour naissant, les trois hommes se remettaient en route pour la grotte de la montagne La Pipe, où ils arrivaient dans la matinée.

Rien n'indiquait que des pieds étrangers eussent pénétré dans cette retraite. Après avoir fait un feu et s'être bien réchauffé, Pierre guidé par l'Ecureuil, alla voir la masse d'or extraite de la cachette, entre la source et la grotte. Quand il sortit du long tuyau, ou boyau, qui conduisait à la seconde chambre, — la chambre du trésor, — il remarqua un jet de lumière tombant en plein sur l'énorme pépite. Il suivit ce rayon du regard et remarqua qu'il provenait d'une fissure dans le mur de la grotte. Il y appliqua l'oeil droit et constata que, si cette ouverture pouvait être agrandie, il s'épargnerait la tâche de reporter l'or dans la première caverne.

La fissure donnait sur un ravin ou "coulée" circulaire dans le manche de La Pipe. Aussi loin hors de la "coulée" que la vue s'étendait, une nappe dont aucun arbre ne maculait la blancheur, se déroulait, immense, et se confondait à l'horizon avec la voûte céleste.

Dans la "coulée" croissaient des pins et des sapins.

— Nous partirons demain, remarqua Pierre à son compagnon ; et si cela est praticable, nous agrandirons cette fente et nous sortirons par là.

Ils rebroussèrent chemin.

En arrivant à la première grotte, ils trouvèrent le Renard bien excité.

Il était sorti, raconta-t-il, pour ramasser quelques brassées de bois, aux alentours ; et, au moment où il se disposait à rentrer, une balle avait sifflé à son oreille et s'était aplatie sur le calcaire, à côté de lui. Se retournant promptement, il avait cru apercevoir quelques sauvages se dissimulant derrière des arbres.

Cette attaque venait précisément de s'accomplir.

XV

BROSSARD ENCORE EN SCÈNE

Joseph, Dona Maria, et la garnison du fort La Jonquière avaient vu s'évanouir à l'horizon les silhouettes des trois *raquetteurs*,

avant de rentrer à leurs quartiers, ils embrassèrent du regard l'immense étendue de pays qui se déroulait aux quatre points cardinaux.

—Mais voyez donc, *senor*, dit tout-à-coup Dona Maria, indiquant le sud de sa main mignonne; ne dirait-on pas qu'il y a là-bas des êtres humains en mouvement ?

Aussitôt tous les yeux se braquèrent dans la direction indiquée.

Il n'y avait pas à s'y tromper; et avant une heure, Joseph saurait ce qu'étaient ces nouveaux personnages; car ils avaient l'air de diriger leurs pas vers le fort.

—Pouvez-vous voir à quelle race ces gens appartiennent *senor* ? Si c'était un parti de mes compatriotes en exploration ?...

—Il est impossible de distinguer cela maintenant, mais dans une demi-heure nous serons fixés... En attendant, *senorita*, comme le froid est piquant, si vous entriez vous réchauffer?... Je vous avertirai dès que j'aurai reconnu ce monde que la première vous nous avez signalé.

Dona Maria obéit. Joseph demeura sur la plate-forme du fort se promenant de long en large pour se tenir chaud.

Enfin, tout passe; et trente minutes plus tard, Joseph avait reconnu une forte troupe de sauvages Assinibouëls. Il se rendit auprès de la jeune fille pour le lui annoncer, puis revint au poste qu'il occupait. Tous ces peaux-rouges étaient chaussés de raquettes. Ils s'avançaient sans ordre, pêle-mêle; quand ils arrivèrent sur la rive sud de la Saskatchewan, ils s'arrêtèrent un moment pour se masser; puis, obéissant à la voix d'un chef ils descendirent la berge et traversèrent la rivière. Joseph essaya de les compter quoique cela fut difficile. Approximativement, il estima leur nombre à deux cents guerriers. Chose qui le surprit et lui inspira une stricte vigilance, c'est que pas une femme ni un enfant n'accompagnaient ces moricauds.

C'était évidemment un parti de guerre qui se présentait, car ils étaient trop nombreux pour un parti de chasse. Il les perdit de vue quand ils furent au bas de la rive nord, la hauteur de la berge les lui cachant et il commençait à s'étonner de ne les point voir apparaître, lorsqu'il aperçut à cinq cents verges à droite, sur la rivière, une dizaine d'indiens s'éloignant au pas de course, la tête penchée, suivant une piste : celle de Pierre et des deux Yahtchélinis.

Puis apparurent gravissant la berge es-

carpée, les sauvages qui vinrent jusque sous les murs du fort.

Leurs chefs demandèrent à entrer; ce que Joseph leur refusa.

—Je recevrai trois de vous, seulement, à condition que les guerriers Assinibouëls s'éloignent à quelque distance. Je me rappelle la tentative de vos frères l'an dernier quand ils voulurent abuser de la bonté des blancs et s'emparer d'eux et de leurs cabanes.

Les sauvages jurèrent qu'ils n'étaient pas ceux qui avaient médité la perte des Français et le prièrent de les écouter. Ils se retirèrent vers le village des Yhatchélinis, avec lesquels ils fraternisèrent.

Durant ce temps-là, trois chefs Assinibouëls étaient reçus au fort. Ils firent de longues harangues qui tendaient à obtenir la grâce de leurs frères.

Joseph leur répondit qu'il n'était point en état de la leur accorder, qu'ils avaient monsieur le général pour père; que celui-ci l'avait envoyé à eux, qu'il lui en rendrait compte et que ce dernier verrait ce qu'il aurait à faire, mais qu'ils pouvaient néanmoins être assurés que bien loin de leur faire subir la peine qu'ils méritaient, il porterait au contraire leur père Ononthio à leur pardonner, persuadé de la sincérité de leur repentir.

Sur ce, apparemment satisfait des paroles de Joseph, les Assinibouëls retournèrent rejoindre leurs guerriers.

Mais Joseph ne se départit pas de sa vigilance, et bien lui en prit.

Les Assinibouëls et les Yhatchélinis se donnèrent réciproquement le calumet de paix. Pendant cinq jours ils se régalerent entre eux, après quoi les premiers, se voyant beaucoup plus nombreux que les derniers firent main-basse sur eux et massacrèrent tout, hors quelques femmes et enfants qu'ils emmenèrent prisonniers.

Joseph fut témoin involontaire et impuissant de cette scène sanguinaire.

Il ne pouvait risquer sept hommes contre deux cents sauvages. Il leur envoya des coups de fusils qui causèrent quelque dommage aux assaillants, mais ceux-ci ne tardèrent pas à décamper, dirigeant leurs pas vers le sud-ouest.

Qu'étaient devenus Pierre, le Renard et l'Ecureuil ?

Reprenons notre récit au moment où, vivement ému, le Renard racontait à Pierre qu'une balle avait sifflé à quelques pouces de

sa tête et s'était écrasée sur le roc, à côté de lui.

Le soleil inclinait alors au couchant.

—Les abords de notre grotte seront bien surveillés cette nuit, remarqua Pierre; une sortie par là serait dangereuse, mais, à l'autre grotte, le même péril n'est pas à redouter. L'Écureuil viendra avec moi pendant que son frère veillera.

Les trois hommes avaient roulé des grosses roches à l'entrée de la première caverne, la fermant ainsi presque hermétiquement. Il n'y avait pas à craindre que l'inconnu du dehors put les renverser et s'introduire à l'intérieur de leur retraite.

Et Pierre sans plus tarder se rendit à la chambre du trésor.

Là, il expliqua au jeune Yhatchélini ce qu'il attendait de lui.

Armés chacun d'une hachette et d'un levier de bois ils agrandirent l'ouverture qu'avait remarquée Pierre.

Une demi-heure suffit à ce travail, et les deux hommes se glissèrent dehors. Ils se trouvaient au fond de la "coulée".

Au firmament pas une étoile ne brillait; mais la neige permettait, grâce à sa blancheur éclatante, de relever ça et là, à leur silhouette sombre, les arbres autour d'eux.

Ils se mirent à l'oeuvre et abattirent plusieurs jeunes pins. Cela fait, ils retournèrent auprès du Renard lequel rapporta que rien d'insolite n'était survenu durant leur absence.

Tandis que l'un d'eux montait la garde, les autres reposaient. Et ce, à tour de rôle jusqu'au matin.

Le déjeuner fut frugal; comme on ne pouvait prévoir la durée de leur séjour en ce lieu, il devenait impérieux de ménager les vivres apportées du fort.

Après le repas, Pierre retourna à la seconde caverne qu'il avait baptisée, en riant : "*La chambre du trésor*". Cette fois le Renard le suivait, l'Écureuil restait en faction.

Le soir, les deux hommes rentraient dans la première grotte, très fatigués, ayant travaillé durement tout le jour.

—Demain j'aurai fini, dit Pierre à ses compagnons; et si le sort nous est favorable, nous montrerons les talons aux gaillards qui en veulent à notre peau.

Les meilleurs calculs sont parfois déjoués.

M. de Noyelles croyait finir son ouvrage au milieu du jour, comme il l'exprimait la veille, mais ce ne fut que très tard l'après-

midi qu'il considéra enfin comme terminé ce qui l'avait tant occupé.

Au souper, lorsque les trois hommes étaient réunis, un coup de feu tiré entre les roches qui bouchaient l'entrée de la caverne, les fit sursauter. Ils étaient heureusement hors d'atteinte, mais ils eurent encore là un signe manifeste des intentions que nourrissaient à leur égard ceux qui les assiégeaient.

Le lendemain, les effets apportés sur les traîneaux furent portés à la chambre du trésor.

Quoique M. de Noyelles fut prêt à partir, il ne jugea pas le moment favorable et crut devoir attendre encore.

—Mais il faudra partir demain, se disait-il, en reprenant le chemin de la grotte dont l'entrée regardait les Jumelles. Nos provisions de bouche sont épuisées; à peine avons-nous de quoi nous mettre sous la dent pour deux repas. Et puis, nos amis de La Jonquière vont s'inquiéter de notre longue absence!.... Oui.... il faudrait partir demain!....

Les deux Yhatchélinis et leur maître prenaient leur repas dans le couloir qui dominait la grotte, ne voulant plus s'exposer au danger du soir précédent.

Tout-à-coup, le Renard renifla fortement et, s'approchant de Pierre :

—Chef blanc, le Renard vient de constater une nouvelle tentative du dehors pour nous faire périr. Ils veulent nous enfumer; ne sens-tu pas la fumée qui s'infiltré à travers les roches amoncelées à la porte de notre cachette ?

C'était vrai, et, devant la fumée qui se faisait plus épaisse et plus âcre, nos trois amis durent fuir. Mais le boyau qui reliait les deux grottes était plutôt comme la cheminée d'une fournaise, et la fumée s'y engouffrait, forçant toujours à reculer les trois êtres qui l'habitaient. Elle les suivit jusqu'à la grotte contenant la pépite, mais là, elle monta en capricieuses spirales et s'échappa par quelques fissures de la voûte.

—Nous allons déjeuner dans ce lieu pour la dernière fois, dit Pierre, le matin; car nous partirons d'ici dans une demi-heure.

Il revenait de la "coulée" et son visage rayonnait de joie.

Le lecteur a probablement deviné quels étaient les ennemis des trois hommes enfermés dans le souterrain de La Pipe ?

Nous avons dit que les Assinibouëls en traversant la rivière en face du fort avaient

détaché quelques-uns des leurs sur la piste encore fraîche de Pierre.

Cette meute suivait Brossard adopté par cette tribu de peaux-cuivrées. Le drôle s'était dit en apercevant les traces des trois *raquetteurs*, que M. de la Vérendrie ou M. de Noyelles, voire les deux avaient dû passer par là, se rendant à la fameuse cachette mentionnée dans les papiers de l'amulette.

Il n'avait pas tardé à se rapprocher et à reconnaître M. de Noyelles et ses aides.

Il les laissa continuer leur marche, voulant découvrir leur secret. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la grotte il se dit qu'enfin il les tenait !

C'est lui qui envoya deux balles, l'une au Renard, l'autre dans la porte, le soir, au moment du repas des hommes qu'il traquait ; c'est lui encore qui fit un brasier immense à l'entrée de la grotte pour asphyxier ceux qu'il y savait enfermés.

Mais ses desseins ne devaient aboutir à rien.

Un matin, le cinquième depuis qu'il poursuivait Pierre, il vit à l'est un panache de fumée épaisse qui soufflait de l'ouest. Ne comprenant pas exactement ce que cela signifiait, mais ayant un vague pressentiment que la grotte récelait une issue autre que l'entrée surveillée par ses Assinibouëls, et que la fumée avait suivie cette voie, il voulut s'assurer du fait par lui-même.

Il rassembla quelques hommes et s'élança vers l'endroit d'où la fumée sortait, à l'autre bout de La Pipe.

Comme il s'arrêtait à la petite sapinière décrite sur la seconde carte de l'amulette, il aperçut une chose étrange qu'il reconnut bientôt.

Poussant un juron de rage, il redoubla de vitesse, mais il était écrit qu'il serait en retard.

Un grand traîneau muni de trois patins, deux à l'avant et l'autre à l'arrière, formant gouvernail, venait de sortir de la "coulée", tiré par Pierre et ses aides.

Ce traîneau singulier avait un mât dont la voile, — une voile carrée, — était composée des couvertures de laine apportées par M. de Noyelles pour se garantir du froid, le soir.

Cette voile mesurait dix pieds de large par douze de hauteur.

Aussitôt hors de la "coulée", les trois hommes prirent place sur le traîneau, Pierre à la barre, et le Renard et son frère sur le

gaillard d'avant, c'est à dire chacun sur un patin.

En entendant le cri de Brossard, les gens du voilier à patins tournèrent la tête et reconnurent le misérable qui en voulait à leur vie et à leur or.

La voile s'enfla et le traîneau s'ébranla.

Brossard et ses hommes arrivaient.

— Dieu nous soit en aide ! murmura de Noyelles.

Et il fit le signe de la croix.

Mais le vent augmenta et Pierre eut la satisfaction de voir son travail couronné de succès ; le traîneau, maintenant bien enlevé, glissait sur la surface durcie de la neige, comme un oiseau qui rase la cime des vagues.

Chaque instant voyait sa vitesse s'accroître jusqu'à son plus haut degré.

Les deux Yhatchélinis se tenaient solidement cramponnés à leur poste, probablement un peu effrayés de cette allure rapide qu'ils n'avaient jamais éprouvée auparavant.

Pierre, calme et souriant, gouvernait bien.

Ils étaient sauvés !

Il va sans dire que l'or qu'ils allaient chercher n'avait pas été abandonné à La Pipe.

XVI

MADemoiselle D'AMPURIAS

Le retour de Pierre au fort, dans son étrange traîneau, avait fait sensation parmi la garnison, et fourni matière à maints contes de la part des vieux braves qui formaient l'effectif de Joseph.

Le Renard et l'Écureuil apprirent avec une vive douleur le massacre de leurs parents et amis. Leur soeur qui servait Mlle d'Ampurias avait aussi échappé au drame sanglant. Les deux frères aimaient beaucoup les visages pâles et demandèrent l'autorisation de toujours demeurer avec eux ; Joseph la leur accorda volontiers.

L'hiver déjà avancé à cette époque, — l'on était au mois de février, — s'écoula sans que d'autres sauvages se montrassent de loin ou de près aux hôtes du poste Français.

Le printemps renaissait, et Joseph songea à revoir M. de Niverville.

Il mit ses embarcations d'écorce de bouleau en bon état, prépara tout pour son départ, et, dès qu'il jugea la rivière navigable, il embarqua.

La rivière grossie par les eaux du printemps, coulait plus rapide et les voyageurs éprouvèrent moins de fatigue pour le retour

qu'à leur venue en 1751. Leurs canots filaient comme des flèches sur le cours d'eau.

Un jour, de Noyelles disait à son ami :

— Si nous posions un mât et une corde à chaque esquif, ne pourrions-nous pas accélérer sensiblement notre vitesse ?

La proposition fut mise en pratique et, en effet, donna une allure plus grande aux légères barques.

Les voyageurs n'atterrissaient que le soir, pour prendre un peu de repos.

Pierre et Joseph avaient bien hâte d'arriver à bon port, pour deux raisons : ils avaient à bord une charge précieuse en la personne de la belle Espagnole, et, à cause de la richesse extraite du flanc de la montagne La Pipe.

Pour rompre la monotonie de la route et créer une diversion dans leurs entretiens, Dona Maria décida de faire, à Joseph et à Pierre, le récit des terribles épreuves qu'elle avait traversées.

Ce fut d'une voix émue qu'elle commença, une après-midi de mai, l'histoire que nous allons esquisser.

— Mon père, dit-elle, avait nom le vicomte d'Ampurias, et possédait le château et les terres dépendant de ce titre. Ce domaine est situé au nord-est de l'Espagne, près de la frontière Française.

— Nous demeurions à une lieue et demie du rivage de la mer ; c'est ce qui explique peut-être l'amour que mon père avait depuis son enfance pour la vie de marin.

— Jeune homme il entra dans la marine royale. C'était réellement la vie qui lui convenait, s'il faut en juger, par les promotions brillantes qu'il reçut à la suite d'engagements, de batailles ou de combats navals.

— Or, un matin, — mon père avait alors trente ans, je crois, — il revenait d'Iviza, en l'île du même nom, et croisait sur les côtes de la province d'Alicante, lorsqu'il vit à l'horizon une voile en fuite ; il la reconnut à l'aide de sa lunette pour un corsaire algérien. Ce gaillard lui semblait s'esquiver après avoir fait un mauvais coup et mon père entra aussitôt en chasse. Quoique le bandit arabe eut un fin voilier, la frégate LA MURCIA, commandée par le vicomte, marchait bien aussi et ne tarda pas à montrer sa supériorité sur l'ennemi, qui fut rejoint et forcé d'accepter le combat. La victoire après une lutte opiniâtre se décida en faveur du pavillon Espagnol.

— En visitant la prise qu'il venait de faire, mon père eut le bonheur de rendre la liberté

à plusieurs de ses compatriotes ; entr'autres, à la belle et riche *senorita* de la Villajoyosa, faite captive la nuit précédente, en son castel sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Seco, dans la province d'Alicante.

— Que dirai-je de plus, *senors* ?

— Le vicomte aima et épousa cette jeune personne qui devint ma mère.

— Mlle de Villajoyosa était orpheline et relevait de tutelle. Pour fêter sa majorité, elle avait convié à son château, les seigneurs et les belles Espagnoles des environs. C'est sur ces entrefaites que les pirates redoutables d'Alger descendirent sur ce point du littoral. Ils n'eurent pas tout à fait beau jeu, quoiqu'ils dussent sortir vainqueurs de cette affaire. Nos gentilshommes s'appêtant à s'amuser ne portaient à leur côté que des épées de parade et furent obligés de plier sous le choc d'un ennemi supérieur en nombre. Les Arabes firent alors une riche moisson ; mais leur triomphe devait être éphémère.

— La frégate du roi, LA MURCIA survint à temps pour les châtier.

— Sur les instances et les prières de ma mère, mon père se résigna à abandonner la marine.

— Ils vivaient à la cour, à Ampurias et à Villajoyosa, et ils menèrent une vie heureuse, très heureuse.

— Je fus l'unique fruit de cette union.

— Hélas ! cet Eden ne pouvait durer toujours ! La mort enleva à mon père son épouse chérie, et à moi, une mère adorée. Quelques jours seulement suffirent à changer nos existences, de la joie au deuil. Nous habitons Ampurias en ce moment.

— Mon père durant de longs jours fut triste et sombre, puis enfin se décida brusquement à partir pour Madrid. Il me confia aux mains d'une femme bonne et dévouée, qui jadis avait demeuré du côté Français des Pyrénées, près de Port-Vendres, mais qui suivit son fils, son seul enfant, quand celui-ci, séduit par les yeux noirs de la fille de l'un de nos tenanciers, vint demeurer chez nous".

Aux mots de *yeux noirs* Pierre avait adressé un clin d'oeil à son ami, qui sourit, comprenant l'allusion à leur entretien le soir du bal de M. de Longueuil.

La jeune fille saisit au vol et l'oeillade et le sourire ; elle sourit elle-même, devinant quelque gouaillerie.

Pierre s'empressa d'expliquer :

— *Senorita*, dit-il ; pardon de vous inter-

rompre. Aux mots de : *yeux noirs* que vous venez de prononcer, nous avons pensé mon ami et moi, à une discussion que nous eûmes au sujet des yeux bleus et des noirs, et je me disais que si votre compatriote eut eu des yeux bleus, son amoureux, probablement, n'aurait pas été assez sous le charme pour s'expatrier...

—Ce qui signifie, *senorita*, dit Joseph malicieusement; que le jeune homme que voici est le vaillant champion des yeux noirs qu'il adore.

A ces paroles un vif incarnat colora les joues de l'aimable enfant; mais ceci passa comme ces nuages blancs que chasse le vent après l'orage et qui pour un moment s'interposent entre le soleil et la terre.

Elle leva les yeux ensuite vers les deux Français, et sans s'expliquer pourquoi, ou sans compter que leur action était un peu folle, tous trois partirent d'un franc éclat de rire, de ce bon rire frais de la jeunesse, et qu'il fait plaisir d'entendre.

—Mon Dieu ! messieurs, dit l'Espagnole avec une grâce charmante, et secouant sa jolie tête pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire, je devrais vous gronder pour m'avoir fait rire dans un moment où mon récit prenait un ton triste, mais je veux bien vous pardonner si vous me promettez de ne plus recommencer !

En parlant ainsi, une boucle mutine, qu'en vain la main de Dona Maria voulait ramener sous sa coiffure, couvrait son front et la rendait plus séduisante encore, plus adorable.

C'est ce que pensa Pierre.

La brune enfant continua son récit :

—“J'avais alors dépassé trois ans. Je restai jusqu'à l'âge de sept ans avec ma bonne. Au bout de ce temps, mon père, que je revoyais à des intervalles de plus en plus espacés, me plaça au couvent de la ville de Rosas. Chaque fois que je le revoyais, il me paraissait bien changé, maigri, fatigué, malade, et cela m'attristait beaucoup.

—“Je voyais toujours arriver avec délices l'époque des vacances; durant ce temps que je passais au château d'Ampurias, chacun me gâtait; j'étais choyée, caressée.

—“Je venais d'atteindre ma quinzième année; au retour des vacances je retrouvai mon père à la demeure seigneuriale. Il revenait au foyer de ses ancêtres pour s'y fixer, étant rassasié de la vie de la cour.

—“Il fut charmé des choses que j'avais apprises chez les bonnes religieuses de Rosas,

il me le dit, ainsi que d'autres compliments très flatteurs pour ma petite personne, et que je ne répéterai pas devant vous, *senors*...

—Mais que nous devinons, dit Pierre; et que nous...

—Chut ! dit-elle; n'achevez pas, ou je croirai que vous ne parleriez, comme mon père, que pour me faire plaisir...

Pierre voulut protester, mais Dona Maria s'empressa de continuer :

—“Un jour, mon père me dit : — “Mon enfant, je ne dois pas te cacher plus longtemps l'état de notre fortune. Après le décès de ta mère, abîmé de chagrin et de douleur, je n'ai pas été assez courageux pour demeurer à Ampurias; la solitude me pesa; il me fallait du bruit, de l'excitation et je courus à Madrid où les distractions abondent.

—“Je suppliai mon père de ne pas en dire davantage; il m'était revenu, cela me suffisait. Nous vivrions tous deux désormais dans le castel d'Ampurias heureux; mais mon père m'arrêta, me disant : — “Tu ne sais pas tout, chère enfant, et il faut que je parle. Dans cette vie étourdissante de la capitale, j'ai semé l'or à pleines mains; j'ai parié des sommes considérables au jeu, et je reviens ici quasi ruiné. Ce toit même qui nous abrite est hypothéqué, et il ne me reste qu'une ressource pour redorer mon blason...

—“J'ai bien songé d'abord à un second mariage... mais à moins de commettre une mésalliance, qui voudrait du viveur ruiné?... Cet aveu de mes fautes, ma chère fille, m'est pénible, mais je m'y force comme punition de mes faiblesses. L'autre ressource qui me reste est celle-ci : — “J'ai envie de réunir tout l'argent dont je puis disposer, m'acheter un bâtiment, me recruter un équipage parmi les gars de notre domaine d'Ampurias et faire voile pour la côte ouest de l'Amérique du Nord. Je trafiquerai avec les indigènes, pour des pelleteries, de l'argent et de l'or, s'il y en a.

—“J'acquiesçai entièrement à son projet, et mon père s'empressa de le mettre à exécution. Nous partîmes; notre voyage dura plusieurs mois, mais enfin, nous atterrîmes sur une île, près de la côte américaine.

—“M. d'Ampurias y construisit de vastes magasins pour recevoir les objets de son commerce avec les sauvages. Tout allait bien; la fortune semblait vouloir nous sourire, quand un matin, des sauvages de la terre ferme nous firent des signaux. Il n'y avait

rien d'anormal en cela, tous nos rapports avec les peaux-rouges, lorsqu'ils voulaient communiquer avec nous, préludaient ainsi.

"Il s'agissait d'échanges avec un parti de Sioux.

"Ces sauvages s'avisèrent de s'emparer de nos biens et de tuer notre monde. Ils massacrèrent d'abord ceux qui avaient répondu à leur appel puis, traversant l'espace qui les séparait de nous, ils nous attaquèrent et se rendirent maîtres de notre établissement. Je vis mon père tué presque sous mes yeux. Je le vengeai. D'un coup de fusil déchargé à bout portant, j'étendis raide mort à mes pieds l'auteur de la mort de mon père. Mais je ne pus faire davantage. On me saisit et l'on me garrotta. Le soir, j'assistai, de la terre ferme, à l'incendie qui consuma nos biens, les cadavres de mon père et de ses hommes.

"Le reste vous est connu, senors....."

Et elle se mit à pleurer.

La vue de cette jeune fille en larmes bouleversa profondément ces deux hommes, dont l'un surtout avait vu bien des chagrins, compté bien des douleurs.

Ils essayèrent de la consoler mais ne savaient comment s'y prendre, et, à la fin, leurs paroles, un peu gauches, embarrassées, amenèrent sur les lèvres de Dona Maria un faible sourire.

Enfin, elle sut redevenir maîtresse d'elle-même.

— Senors, mille pardons ! dit-elle ; je n'aurais pas dû vous faire ce récit et vous causer un tel émoi avec mes larmes, mais c'est fini.

C'est ainsi que Joseph et Pierre connurent l'histoire de l'Espagnole.

Bientôt on arriva au pays où, l'année précédente, les Français étaient tombés au pouvoir des Kinongé-Ouilinis, grâce au narcotique de Brossard.

XVII

UN TRISTE EVENEMENT

Joseph se demandait avec angoisse quelle chance ses deux canots auraient de passer inaperçus devant le village des Kinongé-Ouilinis, coquettement disposé au bord de l'eau.

Ah ! s'il n'avait pas à protéger Dona Maria ! S'il n'avait pas aussi à rendre à bon port le trésor de la montagne de roches, il ne craindrait pas une escarmouche, voire un combat avec les sauvages !

Pour plus de sûreté il attacha les deux embarcations ensemble, présentant de la sorte un objectif moins grand aux balles ou aux traits de l'ennemi, si l'attaque avait lieu.

Puis, de la Vérendrie déployant sa voile à la brise, et donnant l'ordre à ses hommes de nager vigoureusement, s'avança rapidement et bravement vers le point dangereux.

Il n'y avait alors au village indien que des vieilles femmes, des enfants et de vieux guerriers invalides qui poussèrent une grande clameur en voyant passer les blancs. Le rivage était veuf des embarcations des Kinongé-Ouilinis. Joseph pensa que ces sauvages les avaient cachées dans leur bourgade et qu'ils étaient en excursion dans les terres. Joseph se félicitait intérieurement de cette bonne fortune.

A cet endroit du pays, un amas de montagnes existe, connu sous le vocable de : Monts Vermillon. La rivière est moins large là, et ses eaux coulent plus vite entre les rives resserrées. Pas n'était besoin de continuer à se servir de la voile, ni de ployer aussi vigoureusement les avirons. Joseph ordonna donc un relâchement ; d'ailleurs le danger était moins imminent, pensait-il, depuis que l'on avait dépassé le lieu habité par les Kinongé-Ouilinis.

Ceci s'était fait le matin.

Vers la soirée une désagréable surprise attendait les Français au détour d'un coude de la rivière ; ils faillirent tomber au milieu d'une flottille, montée justement par ceux-là mêmes, dont ils croyaient avoir eu la chance d'éviter le contact.

Les sauvages furent aussi surpris que les blancs, mais Joseph, le premier recouvra sa présence d'esprit et ordonna immédiatement un mouvement de recul.

Les Kinongé-Ouilinis revenaient de leur stupéfaction. Quelques-uns reconnurent dans les visages pâles les prisonniers qui s'étaient échappés de leurs mains un an auparavant. Il n'en fallait pas davantage pour stimuler leur férocité. Ils se croyaient sûrs de leur proie et avaient des cris de joie à l'idée que les blancs retombaient en leur pouvoir.

Les barques indiennes se rapprochèrent de celles des Français.

La manoeuvre exécutée au commandement de Joseph avait pour effet de le maintenir le dos au soleil, et au contraire, plaçait les peaux-rouges dans une position telle que, lorsque ceux-ci tiraient les rayons frappant leurs yeux nuiraient à l'efficacité de leurs coups.

Ce plan n'était pas neuf mais n'en était pas moins bon pour cela. Il avait été employé avec succès dans une rencontre que fit M. Duluth sur le lac Saint-Louis avec une bande d'Iroquois.

Joseph avait divisé ses soldats en deux pelotons. Cinq devaient tirer, puis Pierre, lui, et deux soldats formaient la seconde division.

Pierre demanda à Dona Maria de se coucher dans le canot, afin de ne pas servir de point de mire aux sauvages, mais elle refusa bravement de se prêter à ce désir et supplia Joseph de lui donner une arme, un fusil, pour venger son père assassiné par des visages cuivrés comme ceux qu'elle voyait maintenant. Il y avait un fusil de surplus; elle le prit et voulut faire partie de la seconde escouade.

— Ne perdez pas votre poudre, recommanda Joseph; et, visez juste autant que possible et que chaque coup soit mortel ou fatal à l'ennemi.

Et les fusils des Français avaient une précision remarquable.

Les Kinongé-Ouilinis étonnés de cette défense si bien soutenue furent finalement obligés de plier et de prendre la fuite.

Pas un des Français n'était blessé quand de la Vérendrie songea à s'éloigner aussi promptement que possible de cet endroit, qui devenait bien dangereux maintenant. Les sauvages ayant gagné terre pouvaient, protégés par les arbres, leur décocher avec impunité des coups mortels. Ce fut ce qui arriva, et un cri parti tout à coup de l'un des canots annonça qu'une balle ennemie avait frappé. A leur grande horreur à tous c'était la jeune fille qui succombait... Le projectile l'atteignait au coeur; elle expira presque aussitôt.

Pierre perdant la tête, voulait faire débarquer et courir sus à l'ennemi pour l'exterminer, mais Joseph savait bien qu'avant d'aborder au rivage ils seraient presque tous frappés par les balles des Kinongé-Ouilinis.

La douleur dans l'âme, les Français s'éloignèrent de la scène du combat où l'infortunée Espagnole avait trouvé la mort.

Le lendemain, dans une fosse creusée sur la rive nord de la Saskatchewan, les restes mortels de Dona Maria étaient déposés.

La fosse comblée et après avoir fait une dernière prière sur elle, les soldats et leurs officiers remontèrent tristement dans leurs

embarcations et continuèrent leur route.

De ce moment, Pierre perdit son humeur joyeuse qui avait jusqu'alors égayé la monotonie du voyage.

Aimait-il la jeune fille ?

Peut-être !

Ils arrivèrent enfin au Paskoyac où les attendait le chevalier de Niverville.

Le retour à Ville-Marie, en passant par le fort Maurepas au sud du lac Ouinipik, en un mot retraçant l'itinéraire déjà suivi, se fit sans incident intéressant, et toutes les personnes de l'expédition dirigée par M. de Saint-Pierre, revirent Montréal en l'automne de 1752.

EPILOGUE

Le lecteur, sans doute, aimera savoir ce qu'il advint des principaux personnages de cette nouvelle historique.

Voici ce que l'on en peut dire.

M. de Saint-Pierre, le 2 novembre 1752, fut envoyé par M. Du Quesne, le gouverneur général, pour remplacer le capitaine de Marin qui se mourait, et prendre le commandement de la Belle Rivière (Ohio). Il périt à l'attaque du camp du général Johnson, au fort Lydias, en 1755. Il commandait les sauvages sous les ordres du baron de Dieskau.

M. le chevalier de Niverville se distingua dans plusieurs incursions faites dans la Nouvelle-Angleterre, et au siège de Québec en 1759.

Joseph et Pierre imitèrent son exemple. C'était l'époque où une lutte gigantesque allait s'engager entre quelques milliers de Français, de Canadiens et un nombre cinq ou six fois supérieur d'Anglais.

Nos deux braves combattirent vaillamment et se couvrirent de gloire.

Le coeur de Joseph de la Vérendrie avait gardé fidèlement le souvenir de la jolie jeune personne qu'il avait connue au bal de M. de Longueuil, en 1749, car en 1755, il l'épousait à Ville-Marie.

Le volage Pierre de Noyelles s'est-il fixé plus tard. Nous l'ignorons. Après la cession du pays, il passa en France avec son père, sa mère et ses frères.

Quand les deux amis eurent partagé l'or apporté des Montagnes Rocheuses, chacun se trouva possesseur d'une somme équivalente à environ cent mille livres.

ATTENTION !!

Paraît maintenant tous les mois :

“Le Théâtre Canadien”

Série à laquelle on peut s'abonner à raison de \$3.00
pour douze numéros.

Déjà paru :—

No. 1.—La Secousse. Par Jean Féron.
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.

PROCHAINEMENT

No. 2.—Les Pamoisons du Notaire.
Par Alexandre Huot. Inédit.

No. 3.—Le commis-voyageur. Par Eugène Corriveau.
3 Actes. Inédit.

No. 4.—Un Million pour un Casse-Tête. Par Oscar Séquin.
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit

No. 5.—Les Chevalières de Colomb.
Par Émile Lavallée-Smith. 3 Actes. Inédit

No. 6.—La Pipe de Plâtre. Par Alexandre Huot.
Pièce en un Acte. Ré-édition.

No. 7.—L'Intime Souffrance. Par Antonin Proulx.
Pièce en un Acte.

No. 8.—Jazz. Par Jacques Laroche.

Souscrivez dès maintenant : **12 numéros \$3.00**

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a rue Ste-Elisabeth B. P. 969

MONTREAL

La maison qui aide le plus les Auteurs Canadiens.

EN VENTE PARTOUT.

EN VENTE PARTOUT.

Un Roman Merveilleux

La Cité dans les Fers

par UBALD PAQUIN

Un roman de l'an 2000

Lisez l'histoire de la fondation du club "Le Chien d'Or".—
L'entraînement de l'armée canadienne-française.—La grande ré-
volution.—La république canadienne sur les bords du Saint-Lau-
rent.—L'empereur canadien.—La trahison des envieux.—La chute.
L'escadre anglais sur le Saint-Laurent.—L'amour qui perd l'em-
pereur des canadiens.

Tout cela dans un style ultra-rapide.

par le maître du genre au pays.

UBALD PAQUIN

En vente dans toutes les librairies, dépôts de journaux et gares.

25c

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a rue Ste-Elisabeth B. P. 969

MONTREAL

La seule maison d'édition canadienne-française du Canada.